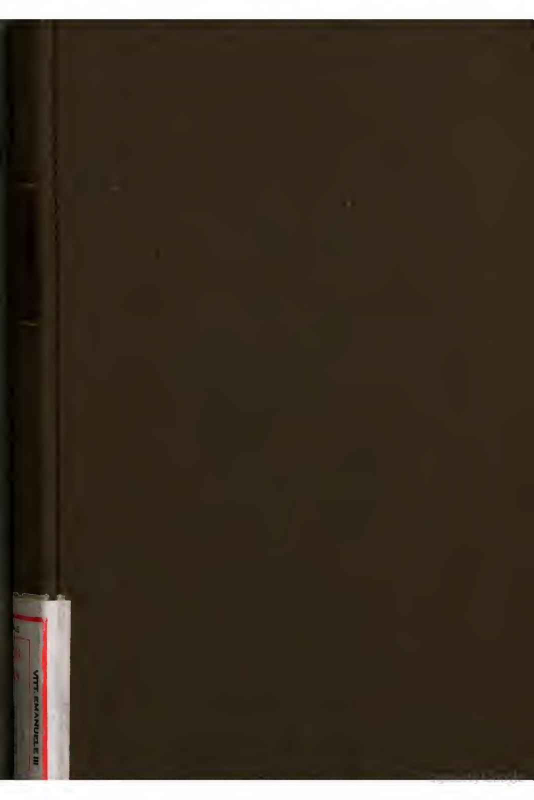
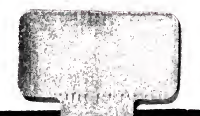
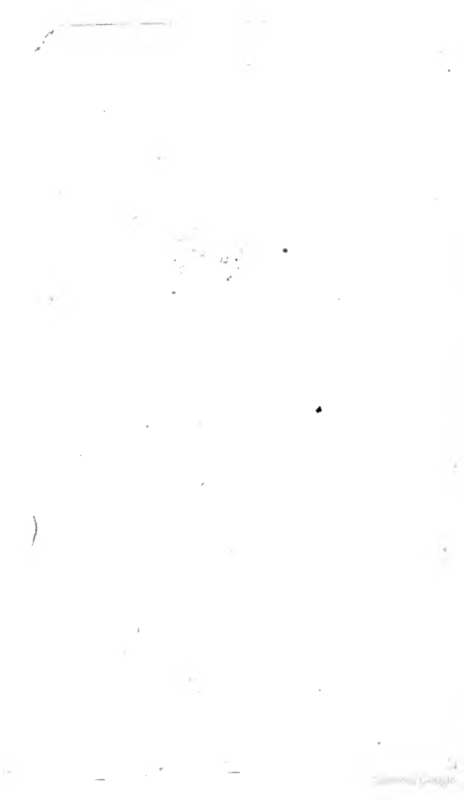
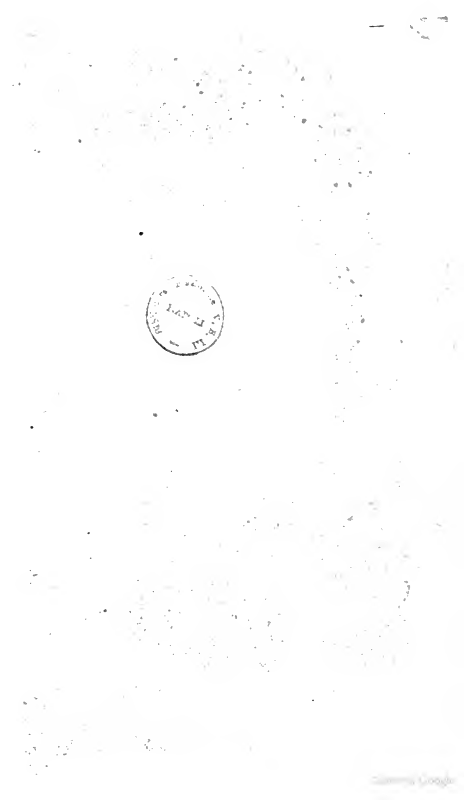

VITT. EMANUELE III



LA

PUCELLE.









JEANNE D'ARC.


VIRGILE.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

LA
PUCELLE,
POEME EN XXI CHANTS,

AVEC LES NOTES ET LES VARIANTES.

EDITION CONFORME A L'ORIGINALE, PUBLIÉE EN 1784.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.
1789.



LA PUCELLE

D'ORLEANS.

CHANT ONZIEME.

Les Anglais violent le couvent, combat de ſaint George, patron d'Angleterre, contre ſaint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquile.

Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil ;
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins anglais
Avait batu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frapant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.

Le vieux Colin, pafteur de ces cantons,
Leur dit : Meffieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le foir entrait en ce moutier.
Lors les Anglais fe mirent à crier :
Ah ! c'eft Agnès, n'en doutons point, c'eft elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inftant deffus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des fervantes de Dieu
Ataquent tout fans honte et fans fcrupule.
Ah ! fœur Agnès, fœur Marton, fœur Urfule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au fein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiffantes ?
Vous embraffez, interdites, tremblantes,
Ce faint autel, afile redouté,
Sacré garant de votre chafteté.
C'eft vainement, dans ce péril funefte,
Que vous criez à votre époux célefte.
A fes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviffeurs cruels
Vont profaner la foi pure et facrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je fais qu'il eft des lecteurs bien mondains,
Gens fans pudeur, ennemis des nonains,

Mauvais plaiſans de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole :
Laiſſons-les dire. — Hélas, mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débatre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans;
Qui d'un effort déteſtable et farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec ferocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !

DEJA le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote et ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débatant contre Bard et Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon,
Et la preſſaient ſans entendre raiſon.

AIMABLE Agnès, dans la troupe afligée,
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre fort, objet charmant et doux,
Eft à jamais de pécher malgré vous.
Le chef fanglant de la gent facrilége,
Hardi vainqueur, vous preffe et vous affiége;
Et les foldats, foumis dans leur fureur,
Avec refpect lui cédaient cet honneur.

LE jufte Ciel, en fes décrets févères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que meffieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la fainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échaper aux foupçons inquiets
Du fier faint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais pour defcendre au terreftre féjour,
Plus ne monta fur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.

IL s'en alla vers le dieu du miftère, (a)
Dieu fage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole et ne va que de nuit.
Il favorife (et certe c'eft dommage)
Force fripons; mais il conduit le fage;
Il eft fans ceffe à l'églife, à la Cour;
Au tems jadis il a guidé l'Amour.

Il mit d'abord, au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin folitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidelle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui fur le dos de fon gros muletier
Gagnait pays par un petit fentier,
En priant Dieu qu'une heureufe avanture
Lui fît enfin retrouver fon armure.
Tout du plus loin que faint Denis la vit,
D'un ton benin le bon patron lui dit :
O ma Pucelle, ô vierge deftinée
A protéger les filles et les rois,
Viens fecourir la pudeur aux abois;
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens; que ce bras, vengeur des fleurs de lis,
Soit le fauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent; le tems preffe, on viole :
Viens, ma Pucelle; il dit, et Jeane y vole;
Le cher patron lui fervant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeane, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeane était nue; un anglais impudent
Vers cet objet tourne foudain la tête;
Il la convoite; il penfe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.

Vers elle il court, et fur fa nudité
Il va cherchant la fale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit fur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français réveré,
Mot énergique, au plaifir confacré,
Mot que fouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en fa colère.

JEANE à fes piés foulant fon corps fanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceffez, cruels, ceffez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeane.
Ces mécréans, au grand œuvre atachés,
N'écoutaient rien, fur leurs nonains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiffantes
Malgré les cris du maître et des fervantes.
Jeane qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur faintement tranfportée,
Invoquant Dieu, de Denis affiftée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frapant, perçant de fa pique divine ;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiffait,
Et moiffonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé fur fa nonne,
Et perdant l'ame au fort de fon defir,
Allait au diable en mourant de plaifir.
Ifâc Warton, dont la lubrique rage

Avait preffé fon déteftable ouvrage,
Ce dur Warton fut le feul écuyer
Qui de fa nonne ofa fe délier;
Et droit en pié reprenant fon armure,
Atendit Jeane, et changea de pofture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon faint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma mufe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeane d'abord frémit, s'émerveilla :
Mon cher Denis! mon faint, que vois-je là?
Mon corfelet, mon armure célefte,
Ce beau préfent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné!
Il a mon cafque; il a ma foubrevefte.

Il était vrai; la Jeane avait raifon :
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en fecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée;
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (*b*)

O Jeane d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combatais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi fi long-tems outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour faint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace

Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans et moins promts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remors;
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerrière.

Saint George alors au ſein du paradis
Ne voyant plus ſon confrère Denis,
Se douta bien que le ſaint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſitôt il demande
Son beau cheval, connu dans la légende.

Le cheval vint; George le bien monté, (c)
La lance au poing, et le ſabre au côté,

Va parcourant cet effroyable efpace,
Que des humains veut mefurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le fonge-creux, (*d*)
Dans un amas de fubtile pouffière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer fans bouffole et fans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.

GEORGE, enflâmé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arive en un clin d'œil
Devers les lieux arofés par la Loire,
Où faint Denis croyait chanter victoire.

AINSI l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en fa longue carière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit fa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

TOUT du plus loin que faint George aperçut
Monfieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandiffant fa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère: (*e*)
Denis, Denis! rival faible et hargneux,
Timide apui d'un parti malheureux,
Tu defcens donc en fecret fur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre!

Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne et ton bras feminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille et la France?
Ton triſte chef, branlant ſur ton cou tors,
S'eſt déjà vu ſéparé de ton corps:
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds atendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encor et rebaiſer ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux:
O grand ſaint George, ô mon puiſſant confrère!
Veux-tu toujours écouter ta colère?
Depuis le tems que nous ſommes au ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos diviſions?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſejour de la paix éternelle?
Juſques à quand les ſaints de ton pays
Metront-ils donc le trouble en paradis?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le Ciel un jour, à ſon tour en colère,
Se laſſera de vos façons de faire;

Ce Ciel n'aura, grâce à vos foins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux faint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple fanguinaire,
Sois plus traitable, et pour Dieu, laiffe-moi
Sauver la France et fecourir mon roi.

A ce difcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à fon vifage;
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond fur lui, tel qu'un puiffant faucon
Vole de loin fur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il apelle
A haute voix fon âne fi fidelle,
Son âne ailé, fa joie et fon fecours.
Viens, cria-t-il, viens défendre mes jours.
Ainfi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais faint n'a pu perdre la vie.

Le beau grifon revenait d'Italie
En ce moment; et moi, conteur fuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A fon Denis dos et felle il préfente.
Notre patron, fur fon âne élaneé,
Sentit foudain fa valeur renaiffante.
Subtilement il avait ramaffé
Le fer tranchant d'un anglais trépaffé.
Lors brandiffant le fatal cimeterre,

Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef:
Tous ſont parés; Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval et ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier;
Les fers croiſés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.

Ces vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens, (*f*)
Quand de ſa voix terrible et diſcordante,
L'âne entonna ſon octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit: Denis d'une main leſte
Fait une feinte, et d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand ſaint d'Albion. (*g*)
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.

George ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage;
Et jurant Dieu, ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis ſaint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit ſortir l'arcange Gabriel,
Qui, ſoutenu ſur ſes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autreſois
Devers le Nil eut le divin Moïſe,
Quand dans la mer ſuſpendue et ſoumiſe
Il engloutit les peuples et les rois.

QUE vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux ſaints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions, et le fer et les flâmes;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières âmes,
Nés dans la ſange et formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le Ciel nourit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grâce et la miſericorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels rois
En étourdis embraſſer la querelle?

Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je ; et vous, monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.

DENIS ſoudain va, d'une main ſoumiſe,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil orémus ;
Tout ſe rajuſte, et chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.
Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida ;
Et nul veſtige aux deux ſaints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abatue ;
Tant les ſaints ont la chair ferme et dodue.

PUIS Gabriel, d'un ton de préſident :
Çà qu'on s'embraſſe ; il dit, et dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel et ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et prometait que Denis le pairait.
Le bel arcange, après cette embraſſade,
Prend mes deux ſaints, et d'un air gracieux
A ſes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.

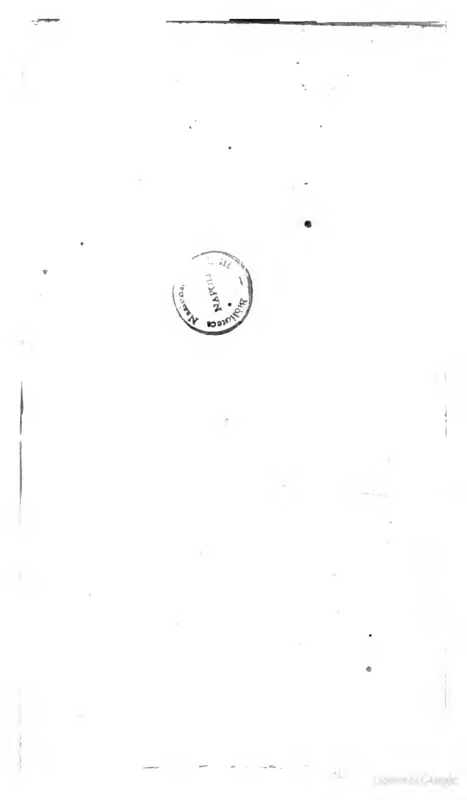
PEU de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'aroſait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ? (*i*)
Or ſi jadis Michel et le démon
Se ſont batus, meſſieurs Denis et George
Pouvaient ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer et ſe couper la gorge.

MAIS dans le Ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait ;
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeane la foudroyante,
De ſon épée invincible et ſanglante,
Au fier Warton le trépas preparait ;
Elle l'ateint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent,
Warton chancelle, et ſon glaive tranchant
Quite ſa main par la mort engourdie ;
Il tombe, et meurt en reniant les ſaints.

LE vieux troupeau des antiques nonains,
Voyant aux pies de l'amazône auguſte

Le chevalier ſanglant et trébuché,
Diſant *Ave*, s'ecriait : Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſucombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au Ciel;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable :
Helas! helas! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.





Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau, je cours entre ses bras.
Chant 12e

CHANT XII.

Monrofe tue l'aumônier. Charle retrouve Agnès qui fe confolait avec Monrofe dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiffer la morale, (*a*)
De conter net, de fuir les longs difcours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?
Il eft bavard, et ma plume inégale
Va grifonnant de fon bec éfilé
Ce qu'il infpire à mon cerveau brûlé.

JEUNES beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla fous fes drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez fes flâmes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaifirs tous deux vous follicitent,
Egalement vous preffent, vous excitent,
Mettent en feu vos fenfibles apas,
Vous éprouvez un étrange embaras.
Connaiffez-vous cette hiftoire frivole
D'un certain âne, illuftre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui préfenter
Pour fon dîner deux mefures égales,
De même forme, à pareils intervales;

Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, et dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre acompliſſant les lois,
Mourut de faim de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un tems,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes afligées
Par l'amazône ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles ; (*b*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pié d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc :
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un acueil gracieux :
Mais il falait qu'on entrât deux à deux ;

Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre;
Il ſoupait mal; il lui falait atendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

LA fière Jeane ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la ſuivait de près,
Cet aumônier ardent, inſatiable,
Arive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflâmé de ſa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier raviſſeur
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie.
Il ſonne, il crie; on vient; on aperçut
Qu'il était ſeul; et ſoudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes

Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.

A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il ſuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent, du haut d'une goutière,
Deſcendre un chat auprès d'une volière,
Paſſant la griſe à travers les bareaux
Qui contre lui défendent les oiſeaux :
Son œil pourſuit cette eſpèce emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touſus
Un beau jeune homme, à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le couvent reçu par les nonettes,
Il aparut à ces filles diſcrettes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres ſœurs, voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas : Ah ! que n'était-il là,

Dieu

Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse; et lorsqu'elles aprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arivât au château de Cutendre.

En arivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'est donc toi, prêtre de Belzebut !
Je jure ici Chandos et mon salut,
Et plus encor les yeux qui m'ont su plaire,
Que tes forfaits vont enfin se payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un pistolet, en presse la détente; (c)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chassé siffle et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page vise, et par un coup plus sûr
Ateint le front, ce front horrible et dur,
Où se peignait une ame détestable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Helas ! dit-il, meurs du moins en chrétien ;

Dis *Te Deum* ; tu vécus comme un chien ;
Demande au Ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud a tonfure ;
Je fuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit et meurt ; fon ame deloyale
Alla groffir la cohorte infernale. (*d*)

Tandis qu'ainfi ce monftre impénitent
Allait rôtir aux brâfiers de Satan,
Le bon roi Charle, acablé de trifteffe,
Allait cherchant fon errante maitreffe,
Se promenant, pour calmer fa douleur,
Devers la Loire avec fon confeffeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eft qu'un docteur
Qu'en fa jeuneffe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eft un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans fes mains,
Du bien, du mal la trompeufe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher fon maître en confcience :
Son ton, fes yeux, fon gefte compofant,
Obfervant tout, flatant avec adreffe
Le favori, le maître, la maîtreffe ;
Toujours acort, et toujours complaifant.

Le confeffeur du monarque gallique
Etait un fils du bon faint Dominique ;

Il s'apelait le père Bonifoux,
Homme de bien, se fesant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisement :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père ;
Car sa servante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juste épousa les deux sœurs.

Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mistère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne et vieille Ruth.
Et sans compter la belle Bethsabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage :
Comme un oracle on écoutait sa voix ;
Il savait tout, et des rois le plus sage
Etait aussi le plus galant des rois.
De leurs péchés si vous suivez la trace,

Si vos beaux ans font livrés à l'amour,
Confolez-vous ; la fageffe a fon tour.
Jeune on s'egare, et vieux on obtient grâce.

Ah ! dit Charlot, ce difcours eft fort bon,
Mais que je fuis bien loin de Salomon !
Que fon bonheur augmente mes détreffes !
Pour fes ébats il eut trois cents maitreffes ; (*e*)
Je n'en ai qu'une ; hélas ! je ne l'ai plus.

Des pleurs alors, fur fon nez répandus,
Interrompaient fa voix tendre et plaintive,
Lorfqu'il avife, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat ; c'était Boneau lui-même.
Or chacun fait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eft plus doux pour un parfait amant
Que de trouver fon très cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Boneau : Quel demon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embélis, éclairés par fes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, repons donc, parle.

Aux queftions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Boneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait fervi dans la cuifine,
Comme il avait, par fraude clandeftine

Et par miracle, à Chandos échapé,
Quand à se batre on était ocupé;
Comme on cherchait cette beauté divine:
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il savait; mais il ne savait rien.
Il ignorait la fatale avanture,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux. (*f*)

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le sort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus tristes que jamais.
Il était nuit; le char de la grande ourse (*g*)
Vers son nadir avait fourni sa course.
Le jacobin dit au prince pensif:
Il est bien tard; soyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y souper et pour passer la nuit.
Le triste roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant sa peine,
Le cou penché, galope dans la plaine;
Et bientôt Charle, et le prêtre, et Boneau,
Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,

Ne perdait point l'objet de fon voyage.
Il dévorait en fecret fon ennui,
Voyant ce pont entre fa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il fentit que fon cœur
Du doux efpoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant fon nom, et furtout fon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il fe fit entendre,
Il infpira je ne fais quoi de tendre;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careffait de fon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux fleches abatre
Le pont mobile; et les quatre courfiers
Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Boneau tout effoufle chemine,
En arivant, droit devers la cuifine,
Songe au fouper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grâce à Dieu.
Charle, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît fon fomme.
Le bon baron lui fit fon compliment,
Puis le mena dans fon apartement.
Charle a befoin d'un peu de folitude,
Il veut jouir de fon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne fe doutait pas
Qu'il fût fi près de fes jeunes apas.

Le beau Monroſe en fut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes piés délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe, avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil et hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promtement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſimpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps,
Pour ſommeiller, arangé ſes apas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loiſir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baiſers leurs langues ſe cherchèrent:
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Diſcours muets, langage des deſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,

Pour un moment il vous falut fuſpendre
Ce doux concert, et ce duo ſi tendre.

AGNÈS aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promtement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui péſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſurtout un dieu qui va tout nu.

DIEUX! quels objets! eſt-ce Flore et Zéphire?
Eſt-ce Pſyché qui careſſe l'Amour?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire (*i*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux et ſoupire?

LE Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Boneau,
Mange à regret et boit avec triſteſſe.
Un vieux valet, bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne alteſſe, (*k*)
Aprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, et puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux

Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore ;
Il en eſt sûr, il quite ſon repas.
Adieu, Boneau : je cours entre ſes bras.
Il dit et vole, et non pas ſans fracas :
Il était roi, cherchant peu le miſtère.

Plein de ſa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embaras ! comment ſortir d'afaire ?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait. (l)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Eſt une niche en atendant ſon ſaint.
D'un rideau vert la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint,
De s'ajuſter dans la niche ſacrée ;
En bienheureux, derrière le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.

Charle volait, et preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſurtout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit, et la table remue :

Le prince aproche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie :
Amour, Satan, ſaint François, ſaint Germain !
Moitie frayeur et moitie jalouſie :
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur etalait
Ce que Ceſar ſans pudeur ſoumetait
A Nicomède en ſa belle jeuneſſe, (*m*)
Ce que jadis le heros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Pantheon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleſſe !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeane
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il ſe mit en prière ;
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur ateinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'acrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;
Acourez tous ; le diable eſt chez ma belle.

Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret, quite auſſitôt la table :
L'ami Boneau monte tout eſſouflé ;
Jeane s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire fuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

CHANT XIII.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeane.

C'ETAIT le tems de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arête encor ses pas.
O grand saint Jean, c'était alors ta fête ; (a)
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts :
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison, (b)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angelique.
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable et rare



De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ó ciel! ó plaisir! ó merveille!
Chant 15e.



Qui réjouit les ſeigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes,
Etens ſur moi tes ſecours bienfeſans :
J'en ai beſoin ; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au ſiécle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très ſérieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et ſurtout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En acourant la fière Jeane d'Arc [2]
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe,
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'atirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière ;
Cent caſques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touſes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.

Voyant cela, Jeane crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpſis Cutendre :
Mais Jeane d'Arc ſe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien ſe meprendre, (c)
Ainſi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'heroine etait ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre ;
C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeane ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe et d'amour tranſportée ;
Elle en avait ſujet aſſurément :
Elle voyage avec ſon cher amant, (d)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille,
Elle le ſuit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monſieur l'inquiſiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeane y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combatre, et la ſuivit ;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnes avec ſon page.
O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce

Au benoît faint dont tu tenais la place!
Il te falut rhabiller promtement ; (*c*)
Tu rajuftas ta trouffe diapree ;
Agnès t'aidait d'une main timorèe ,
Qui s'egarait et fe trompait fouvent.
Que de baifers fur fa bouche de rofe
Elle reçut en rhabillant Monrofe ;
Que fon bel œil , le voyant rajufté ,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrofe au parc defcendit fans rien dire
Le confeffeur tout faintement foupire ,
Voyant paffer ce beau jeune garçon ,
Qui lui donnait de la diftraction.

LA douce Agnès compofa fon vifage ,
Ses yeux , fon air , fon maintien , fon langage.
Auprès du roi Bonifoux fe rendit ,
Le confola , le raffura , lui dit
Que dans la niche un envoyé célefte
Etait d'en haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiffance funefte
Touchait au terme , et que tout doit paffer ;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charle le crut , car il aimait à croire.
La fière Jeane apuya ce difcours.
Du Ciel , dit-elle , acceptons le fecours ;
Venez , grand Prince , et rejoignons l'armée ,
De votre abfence à bon droit alarmée.
Sans balancer la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.

Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.
Agnès la baise, et le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le juste Ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de sa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs recitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'atraits,
Et regardait avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès et son breviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour transportee,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait: Je veux après la guerre
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je suis toujours fou,
Quand serons-nous tous les deux en Poitou?

JEANE auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet et jupon d'amazône,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et ſoupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ſes armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.

BONEAU portant barbe de patriarche,
Suant, ſouflant, Boneau fermait la marche.
O d'un grand roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

ON avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout ſon Agnès et ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main, rencontra nos heros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpece diférente:
On n'y voyait ni tétons ni beaux yeux.
Oh, oh, dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,

Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Ça, combatons : je veux que la fortune
Décide ici qui fait le mieux de nous (*f*)
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Fraper d'estoc et pointer de sa lance :
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra,
L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette ofre cinique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah! laissez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Boneau, toujours de bon acord,
Leur proposa de s'en remettre au sort;
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les tems héroïques :
Même aujourdui dans quelques republiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, et tout en va bien mieux. (*g*)
Si j'osais même en cette noble histoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Boneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleste rempart

Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la pucelle et ſon âne ,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux , le ſort échut à Jeane.
Jeane , c'était pour vous faire oublier
L'infame jéu de ce grand cordelier ,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

Jeane à l'inſtant court au roi , court aux armes ,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer , detacher ſon jupon ;
Et revêtir ſon armure ſacrée ,
Qu'un écuyer tient déjà préparée ;
Puis ſur ſon âne elle monte en courroux ,
Branlant ſa lance et ſerrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles ,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)
Pour Jean Chandos , cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeane avec fureur avance :
Des deux côtés égale eſt la vaillance ;
Ane et cheval bardés , coëfés de fer ,
Sous l'eperon partent comme un eclair ,
Vont ſe heurter , et de leur tête dure
Front contre front fracaſſent leur armure ;
La flâme en ſort , et le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent ,
Des deux courſiers les huit piés rejailliſſent ,

Et les guerriers, du coup défarçonnés,
Tombent chacun fur la croupe étonnés :
Ainfi qu'on voit deux boules fufpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inftant partir,
Hâter leur cours, fe heurter, s'aplatir,
Et remonter fous le choc qui les preffe,
Multipliant leur poids par leur viteffe.
Chaque parti crut mort les deux courfiers,
Et treflaillit pour les deux chevaliers.

OR des Français la championne augufte
N'avait la chair fi ferme, fi robufte,
Les os fi durs, les membres fi difpos,
Si mufculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné fa ligne et fon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeane d'Arc étendit
Sur fon beau dos, fur fa cuiffe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

CHANDOS penfait qu'en ce grand défarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut foudain contempler fa conquête :
Le cafque ôté, Chandos voit une tête
Où languiffaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuiraffe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaifir! ô merveille!
Deux gros tétons de figure pareille,

Unis, polis, féparés, demi-ronds,
Et furmontés de deux petits boutons
Qu'en fa naiffance a la rofe vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle eft à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au Ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que faint Denis me regarde et m'acufe;
Mars et l'Amour font mes droits, et j'en ufe. (k)
Son écuyer difait : Pouffez, Milord;
Du trône anglais affermiffez le fort.
Frère Lourdis envain vous décourage;
Il jure envain que ce faint pucelage
Eft des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier facré du Latium; (l)
De la victoire il eft, dit-il, le gage;
C'eft l'oriflâme : il faut vous en faifir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaifir.

JEANE pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et fefait mille vœux
A faint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on fe foumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,

L'oreille baſſe et du choc écorchée,
Languiſſament le celeſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nouriſſait dès long-tems dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrette flâme,
Des ſentimens nobles et délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

Le confeſſeur du bon monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſurtout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille et par ſa Dorothée.
Au pié d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa meditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux pèché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec atention, (*n*)
Le benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophètique ſonge (*o*)
De ce Jacob, heureux par un menſonge,
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en juif. (*p*)
Ce vieux Jacob, ô ſublime miſtère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut

Sur des brebis qui les laiſsèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets ; (*q*)
Il vit courir à la même avanture
Tous les héros de la race future.
Il obſervait les diférens atraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels, au retour de Flore et du Zephire,
Quand le printems reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.

C'est là qu'il vit le beau François premier. (*r*)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, heureuſement oublie (*s*)
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charle-Quint joint le mirte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier
Gagne la goute, et l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danſer les Ris, (*t*)
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (*u*)
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De Charle neuf le ſucceſſeur volage (*x*)

Quite en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le ſixième Alexandre!
En cent tableaux il eſt repreſenté.
Là ſans tiare, et d'amour tranſporté, (*y*)
Avec Vanoſe il ſe fait ſa famille. (*z*)
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce ſa fille.
O Léon dix! ô ſublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paſſiez tous les rois;
Mais vous cedez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, (*aa*)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (*bb*)

Bientot on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiècle heureux, ce ſiècle des miracles,
Ce grand Louis, cette ſuperbe cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles;
L'Amour, aux yeux des peuples eblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes:
De Mazarin la niéce aux yeux divins, (*cc*)

La

La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre atend le moment du plaiſir. (*dd*)

Voici le tems de l'aimable Régence,
Tems fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
D'un pié léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.
Le bon régent, de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la Cour;
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arête, et de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flateur. (*ff*)
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel, tombait en létargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourdui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe et fidelle;
Si j'oſais mettre à vos genoux charmus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!

Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je chantais ce tendre et doux lien ;
Si je difais . . . . non , je ne dirai rien :
Je ferais trop au deffous de vos charmes.

Dans fon extafe enfin le moine noir
Vit à plaifir ce que je n'ofe voir.
D'un œil avide , et toujours très modefte ,
Il contemplait le fpectacle célefte
De ces beautés , de ces nobles amans ;
De ces plaifirs défendus et charmans :
Hélas ! dit-il , fi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ;
Si l'univers doit en paffer par là ,
Dois-je gémir que Jean Chandos fe mette (*gg*)
A deux genoux auprès de fa brunette ?
Du Seigneur Dieu la volonté foit faite :
Amen , *amen* ; il dit , et fe pâma ,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais faint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du Ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur , vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eft une étrange et terrible recette ,
Et dont un faint ne doit jamais ufer ,
Que quand d'une autre il ne peut s'avifer.
D'un pauvre amant le feu fe tourne en glace ;
Vif et perclus , fans rien faire il fe laffe ,

Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur, des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe et la tige penchée,
Demande envain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête. (*ii*)

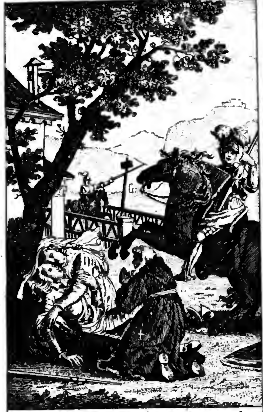
JEANE, échapant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus;
Puis d'une voix impoſante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'aſſurance;
Et je te donne, avec ces combatans,
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle;
J'aurai pour moi ſaint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.

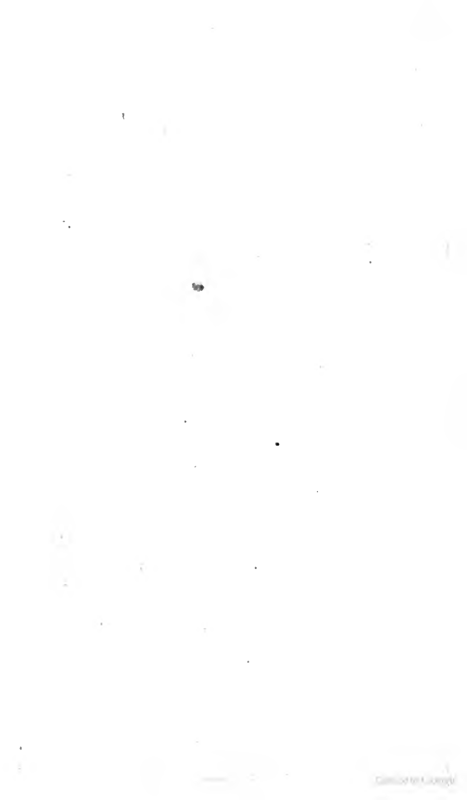
CHANT XIV.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (a)
Belle Vénus, ſeule divinité
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du cahos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le ſentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agiſſante,
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcens des cieux, Déeſſe des beaux jours:
Viens ſur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles,
En ſe baiſant dans le vague des airs:
Viens échaufer et calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,



L'Hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près deux caracole,
Chant 14.e



Le trifte Ennui, plus déteftable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrotés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflâme et s'uniffe à ta voix;
Que l'univers en aimant fe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en fuivons qu'une, et que ce foit la tienne.

TENDRE Vénus, conduis en fureté
Le roi des Francs qui défend fa patrie.
Loin des périls conduis à fon côté
La belle Agnès, à qui fon cœur fe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeane d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eft pas encor fous ton empire :
C'eft à Denis de veiller fur fes pas;
Elle eft pucelle, et c'eft lui qui l'infpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée.
Verfe la paix dans leurs fenfibles cœurs;
De fon amant que jamais écartée,
Elle ne foit expofée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perfécutée. (*b*)

ET toi, Comus, récompenfe Boneau, (*c*)
Répans tes dons fur ce bon tourangeau
Qui fut conclure un acord pacifique
Entre fon prince et ce Chandos cinique.
Il obtint d'eux avec dextérité,

Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche et ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont oferts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flate,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En atendant il reprit ſon beau page.
Jeane revint, ranimaut ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Franes avec ſa garde bleue,
Aguès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquile et d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux et des planches uſées
Un pont joignait les rives opoſées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait réſonner ſa voix ſacerdotale:

Il dit la meſſe ; un enfant la répond.
Charle et les ſiens ont eu ſoin de l'entendre ,
Dès le matin , au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins , depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte Ciel , vengeur de l'innocence ,
Du grand bâtard employa la vaillance ,
Et protégea ſes fidelles amours.
Elle deſcend , ſe retrouſſe , entre vîte ,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite ,
Plie humblement l'un et l'autre genou ,
Joint les deux mains , et baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite en ſe tournant vers elle ,
Tout ébloui , ne ſe connaiſſant plus ,
Au lieu de dire un *fratres* , *oremus* ,
Roulant les yeux , dit : *fratres* , *qu'elle eſt belle* !

CHANDOS entra dans la même chapelle ,
Par paſſe-tems , beaucoup plus que par zèle.
La tête haute , il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille ;
Paſſe , repaſſe , et toujours en ſiflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille ,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé ,
D'un air charmant , la tendre Dorothée
Se proſternait , par la grâce excitée ,
Front contre terre et derrière levé ;
Son court jupon , retrouſſé par mégarde , (*e*)
Ofrait aux yeux de Chandos qui regarde ,

E 4

A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deffiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiffa voir au chaffeur Actéon.
Chandos alors, fefant peu l'oraifon,
Sentit au cœur un defir très profane.
Sans nul refpect pour un lieu fi divin,
Il va gliffant une infolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc fatin. (*f*)
Je ne veux point, par un crayon cinique,
Effarouchant l'efprit fage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

MAIS la Trimouille ayant vu difparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreffe fes pas.
Jufqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas!
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'infolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouffait des cris qui vont fendre la nué.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette afaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaifir fur ces quatre vifages
L'étonnement des quatre perfonnages.
Le Poitevin criait à hâute voix :
Ofes-tu bien, chevalier difcourtois,
Anglais fans frein, profanateur impie,

Jufqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuftant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette églife êtes-vous facriftain ?
Je fuis bien plus, dit le Français fidelle,
Je fuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eft de venger hautement
Son tendre honneur ataqué trop fouvent.
Vous pouriez bien rifquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'nn et l'autre
Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le fien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et fon rond bouclier,
Se met en felle, et d'une courfe fière,
Paffe, repaffe, et fournit fa carière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arêtaient point l'un et l'autre adverfaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il fe trompait : fa valeur et fa lance
Brillaient envain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaffé,
Prêt à faifir une victoire sûre,

Son cheval tombe, et ſur lui renverſé,
D'un coup de pie ſur ſon caſque fauſſé,
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite acourt; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, et le veut confeſſer.
Ah Dorothée! ah douleur inouie!
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler?
Mon cher amant! c'eſt donc moi qui te tue?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quiter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue;
Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour!
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

CHANDOS riait du ſuccès de ſes armes:
Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auſſi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers;
De nos combats c'eſt la loi reſpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir;
Puis j'abatis ſous moi votre Pucelle;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir:
J'en ai rougi; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis;
Et la Trimouille en dira ſon avis.

Le Poitevin, Dorothée et l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.

Le juste Ciel, tardif en sa vengeance,
Ne soufrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blasphème, impénitence,
Tout en son tems fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languissant daus ses bras,
L'hermite auprès qui marmote tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'etait alors l'usage en Albion
Qu'on apelât les choses par leur nom.
Dejà du pont franchissant la barière,
Vers le vainqueur il s'etait avancé.
Fils de putain, nettement prononcé, (*h*)
Frape au timpan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)

L'heureux Perſée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'eſt en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, ſouviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a ſoumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduiſez mes coups!
L'honneur le veut; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros ſavait très bien la fable:
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De ſon courſier pique les nobles flancs:
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant;
Leur force augmente ainſi que leur colère:
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débaraſſés de leurs ſardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,

Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combatans,
Frapant la terre et tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les Nimphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars, ſuivi par la Terreur,
Couvert de ſang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'apui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; (*l*)
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement ſe relévent,
Les yeux en feu, ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, et ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déjà le ſang, coulant de leurs bleſſures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Feſaient un cercle autour des combatans,
Le cou tendu, l'œil fixe, ſans haleine,
N'oſant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé ;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.

Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnes. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saifit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler fon fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant fon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deffous et le Français deffus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand fon fort eft profpère,
De fon genou preffant fon adverfaire :
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, atens;
Tiens, c'eft ainfi, Dunois, que je me rends.
Tirant alors, pour reffource dernière,
Un ftilet court, il étend en arière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frape au cou fon vainqueur bienfefant :
Mais une maille, en cet endroit entière,
Fit émouffer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,
Meurs, fcélérat : et, fans plus difcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de fcrupule,
Son fer fanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, fe débatant envain,

Difait encor tout bas, *fils de putain* !
Son cœur altier, inhumain, fanguinaire,
Jufques au bout garda fon caractère.
Ses yeux, fon front, pleins d'une fombre horreur,
Son gefte encor menaçaient fon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainfi finit comme il avait vécu,
Ce dur Anglais, par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point fa dépouille :
Il dédaignait ces ufages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout ocupé de fon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois fon fecours
De Dorothée ainfi fauva les jours.
Dans le chemin elle foutient encore
Son tendre amant qui, de fes mains preffé,
Semble revivre, et n'être plus bleffé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde et reprend fa vigueur.
Sa belle amante, au fein de la douleur,
Sentit alors le doux plaifir renaître :
Les agrémens d'un fourire enchanteur
Parmi fes pleurs commençaient à paraître;
Ainfi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un foleil tempéré.

Le roi gaulois, fa maitreffe charmante,
L'illuftre Jeane, embraffent tour à tour

L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé fon pays et l'Amour.
On admirait furtout fa modeftie,
Dans fon maintien, dans chaque repartie.
Il eft aifé, mais il eft beau pourtant
D'être modefte alors que l'on eft grand.

JEANE étoufait un peu de jaloufie,
Son cœur tout bas fe plaignait du deftin.
Il lui fâchait que fa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se fouvenant toujours du double afront
Qui vers Cutendre a fait rougir fon front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (*m*)
Elle fe vit abatue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.

CHANT





Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour tout l'excite.
Chant 15e.

CHANT XV.

Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charle ataque les Anglais. Ce qui arive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orleans
Par la Pucelle, et l'amour et la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre et d'un pagé,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui sont grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous savez que ces évènemens
Furent écrits par Tritême le sage; (*a*)
Je le copie et n'ai rien invente;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui fronce,

Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre ponce (*b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui ſeule nous inſtruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exemts de fiel, libres de flaterie,
Fidellement nous aprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (*c*)
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur atire la croyance.

TOUT inquiet encor de ſon deſtin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée.
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,
L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arête ;

Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'ocupait que du bien de la France,
Le jour baissant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'apareil de la guerre effroyable,
Tous les aprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais succès pour Dunois et Boneau !

TOUT Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à Dieu des grâces solennelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté (*d*)
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre ;
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde

Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais ulait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et dansaient aux chansons.

Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Boneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la matière embrâsée,
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, batans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet,
En or frisé, le chifre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande ame.

Il prétendait caresser ses beautés
Sur les debris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons partout et le fer et les flâmes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combatans.
Sur ce terrain que la porte enflâmée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton, la Hire y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Est repété quand les bouches d'enfer
Sont en silence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées ;
Et le soldat, le pié sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.
Dans ce péril, ni Poton ni la Hire

N'ont oublié leur efprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prevu,
Avec adreffe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrâfée,
De pieux pointus une forêt croifée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reffembler à la faulx de la mort;
Et des moufquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant fur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la néceffité,
Et le malheur, et l'intrepidité,
Et la peur même ont pu mettre en ufage,
Eft employe dans ce jour de carnage.
Que de bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entaffés!
Ainfi qu'on voit fous cent mains diligentes
Choir les épis des moiffons jauniffantes.

MAIS cet affaut fièrement fe maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hidre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaiffantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainfi l'Anglais, dans les feux, fous le fer,
Après fa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'acable.

TU t'avançais fur ces remparts fanglans,
Fier Richemont, digne efpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,

En chancelant marchent fous fa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa féve encor animait leur vertu ;
Et Richemont criait d'une voix forte :
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Maís vous m'avez, il fufit, combatons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paffage
Au haut du mur, et déjà dans fa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer fes foldats ; (e)
Criant *Louvet* d'une voix ftentorée ; (f)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auffi *Louvet*,
Mais fans favoir ce que Talbot voulait.
O fots humains ! on fait trop vous aprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

CHARLE en fon fort triftement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville ataquée.
D'acablement fon ame eft fufoquée.
Quoi ! difait-il, ne pouvoir fecourir
Mes chers fujets que mon œil voit périr!
Ils ont chanté le retour de leur maître ;
J'allais entrer, et combatre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains,
Le fort cruel enchaîne ici mes mains. (g)
Non, lui dit Jeane, il eft tems de paraître.
Venéz, metez, en fignalant vos coups,

Ces durs Bretons entre Orleans et vous.
Marchez, mon Prince, et vous ſauvez la ville;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charle lui dit : Quoi ! vous ſavez flater !
Je vaux bien peu ; mais je vais mériter,
Et votre eſtime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ſes pas l'oriflâme eſt porté,
Jeane et Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le roi, Montjoie et ſaint Denis!

CHARLE, Dunois, et la Baroiſe altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les reſervoirs du Danube et du Rhin,
L'aigle ſuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griſes pointues,
Planant dans l'air tombe ſur des ſaucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons. (*h*)

CE fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume batu,
Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces ſoldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflâmés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.

Dès



Dès qu'ils font joints, ils font inébranlables,
Comme un rocher fous l'écume des mers.
Pié contre pié, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un fur l'autre on fe jette,
Et l'un fur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère feul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre, et de les répéter,
De fuputer les coups et les bleffures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

Detournez-vous de ces objets funeftes, (*i*)
Ami lecteur, ofez lever vos yeux
Et votre efprit vers les plaines céleftes.
Venez, montez aux demeures des Dieux,
Contemplez-y la fageffe profonde,
Qui dans la paix fait le deftin du monde ;
Un tel fpectacle eft plus digne de vous
Que le barbare et fanglant étalage
De ces combats qui fe reffemblent tous :
Leur long récit doit ennuyer le fage.

Fin du quinzième Chant.

CHANT XVI.

Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui aporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

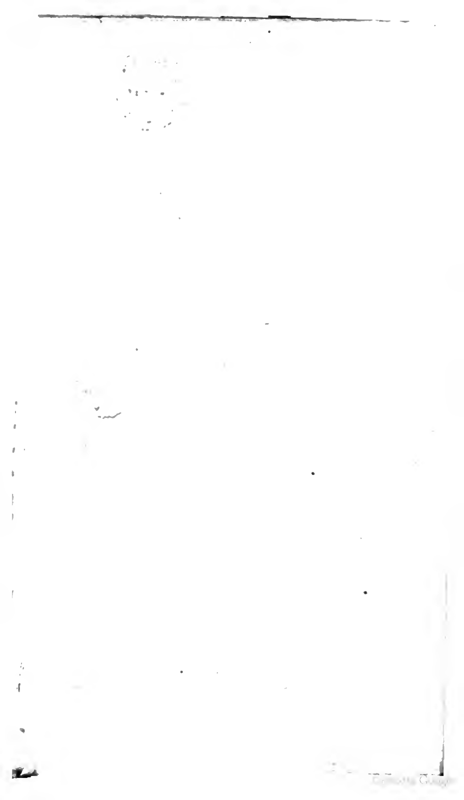
PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir, en cette horrible afaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.

CETTE prière est de l'abbé Tritême, (a)
Non pas de moi: car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur saint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;



Il salua trois fois très humblement
Les Conseillers, le premier Président,
Chant 16



Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.
George et Denis s'adreſſent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monſieur ſaint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clés tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître ;
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau ; (*b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'île d'Albion :
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un himne en vers, non pas une ode en proſe. (*c*)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique ;
Chez les mortels il faut toujours du tems

Pour rimailler des vers aſſez méchans :
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le ſort des combatans.
Ainſi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ;
Cela fut dit en deux mots tout au plus ;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes,
Pour terminer leurs querelles funeſtes,
Vont aſſembler les ſaints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſitôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat, peu connu dans le monde, (*d*)
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pange*;
Et ſaint Proſper, d'épitètes chargé, (*e*)
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire, évêque tourangeau, (*f*)
Cher au pays qui vit naître Boneau ;
Et ſaint Bernard, fameux par l'antitèſe, (*g*)
Qui dans ſon tems n'avait pas ſon pareil ;
Et d'autres ſaints, pour ſervir de conſeil.
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.

George, en voyant tous ces ſoins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;

Il avifa dans le facré pourpris
Un faint Auftin, prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit fon avis :

Bon homme Auftin, je fuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je fais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un bufle, et caffer tête et bras ;
Tu fais rimer : travaille, verfifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un feul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe fans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux meffieurs aifément mis à bas ;
Si pour fraper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'himne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penfer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auftin, cours en vers t'efcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous enfemble ont très peu de génie ;
Travaille feul ; tu fais tes vieux auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de fon académie.

Le bon Auftin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.

Denis et lui dans un réduit commode
Vont fe tapir; et chacun fit fon ode.

Quand tout fut fait, les brûlans féraphins,
Les gros jouflus, têtes de chérubins,
Pres de Barjône en deux rangs fe perchèrent;
Au deffous d'eux les anges fe nichèrent;
Et tous les faints, foigneux de s'aranger,
Sur des gradins s'affirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moïfe, et fes imitateurs
Qui l'égalaient dans fes divins preftiges;
Les flots du Nil, jadis fi bienfefans,
D'un fang affreux dans leur courfe écumans,
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en ferpens;
Le jour en nuit; les déferts et les villes
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os; la foudre dans les airs;
Les premiers-nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidelle
De fes patrons emportant la vaiffelle, (*i*)
Et par le vol méritant fon bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau; (*k*)
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)

Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (*m*)
Aſſaſſinant ſon maître au nom de Dieu;
Et Samuel, qui d'une main divine
Prend ſur l'autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, ſauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de ſon corps fit folie;
Le bon Baſa qui maſſacra Nadad; (*p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benadad;
Le roi Joas meurtri par Jozabad (*r*)
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment miſe à mort par Joad. (*s*)

LONGUETTE fut la triſte litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits ſi chers aux tems paſſés.
On y voyait le ſoleil ſe diſſoudre,
La mer fuyant, la lune miſe en poudre,
Le monde en feu, qui toujours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de ſang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait ſous de verts oliviers,
Les monts ſautaient tout comme des beliers,
Et les beliers tout comme des colines.

LE bon Auſtin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,

Et qui laiſſait ſon peuple en eſclavage ;
Mais des lions briſant toujours les dents,
Sous ſes deux piés écraſant les ſerpens,
Parlant au Nil, et ſuſpendant la rage
Des baſilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Auſtin finit. Sa pindarique ivreſſe
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

DENIS ſe léve ; et baiſſant ſes doux yeux,
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux ;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire :
Encouragez celui qui vous admire.
Il ſalua trois fois très humblement
Les conſeillers, le premier préſident ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet himne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi ſur qui Jéſus
Daigna fonder ſon Egliſe immortelle,
Portier des cieux, paſteur de tout fidelle,
Maître des rois à tes piés confondus,
Docteur divin, prêtre ſaint, tendre père,
Auguſte apui de nos rois très chrétiens,
Etens ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, et ces droits ſont les tiens.
Le pape à Rome eſt maître des couronnes :

Aucun n'en doute ; et fi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préfent,
C'eft en ton nom, car c'eft toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis fur le trône une race étrangère ;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, opofe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clés de la cour du palais.

C'EST fur ce ton que faint Denis prélude ;
Puis il s'arête : il lit avec étude,
Du coin de l'œil, dans les yeux de Céphas,
En afectant un fecret embaras.
Céphas content fit voir fur fon vifage
De l'amour propre un fecret témoignage ;
Et raffurant les efprits interdits
Du chantre habile, il dit dans fon langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverfaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eft bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors, d'une voix affurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant fa brebis égarée,

Et fur fon dos fe plaît à la charger ;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiffons, nourit cinq mille humains :
Le bon prophète, encör plus doux qu'auftère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Madelène ; et permet que fes piés
Soient gentiment par la belle effuyés.
(Par Madelène, Agnès eft figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuffit : la grand'chambre étérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du faint anglais l'audace fut déçue :
Auftin rougit ; il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.

Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant fec, à face de Therfite,
Vil délateur, infolent hipocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il ofa dans fes phrafes vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ;
Denis les baife ; et foudain l'on ordonne,

Par un arêt figné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais foient vaincus
Par les Français, et par Charle en perfonne.

En ce moment la baroife amazône
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De fon grifon la figure et les traits;
Comme un foleil, dont fouvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réflechit l'image.
Elle cria : Ce jour eft glorieux;
Tout eft pour nous, mon âne eft dans les cieux.
Bedfort furpris de ce prodige horrible,
Dejà s'arête, et n'eft plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard confterné,
Que de faint George il eft abandonné.
L'Anglais furpris, croyant voir une armée,
Defcend foudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, defcendent après eux.
Charle plus loin, entouré de carnage,
Jufqu'à leur camp fe fait un beau paffage.
Les affiégeans, à leur tour affiégés,
En tête, en queue, affaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'est en ces lieux, c'eft dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Chriftophe Arondel!
Ton maintien fec, ta froide indiférence,

Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce fourcilleux guerrier
Examinait comme on fe bat en France ;
Et l'on eût dit, à fon air d'importance,
Qu'il était là pour fe défennuyer.
Sa Rofamore, à fes pas attachée,
Eft comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer ;
Son cafque eft d'or, fa cuiraffe eft d'acier ;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage fon cimier.
Car dès ce jour où fon bras meurtrier
A dans fon lit décolé Martinguerre
Elle fe plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la fuperbe Pallas
Quitant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeane elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands fentimens,
Lorfqu'un démon trop funefte aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel atire
Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le caufeur ; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc fort au milieu du dos,
D'un fang trop froid lui fait verfer des flots ;
Il tombe et meurt ; et la lance caffée
Roule avec lui dans fon corps enfoncée.

A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence;
Point de ſoupirs : elle cria, *vengeance.*
Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait,
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne fut jamais écrire.

Mais dans l'inſtant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or, que ſa chute détache,
Découvre un ſein de roſes et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable

S'écrie : O ciel ! je fuis un meurtrier,
Un houfard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur, mon bras, mon épée eft infame :
Eft-il permis de tuer une dame !
Mais Richemont, toujours mauvais plaifant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remors ont fur toi trop d'empire ;
C'eft une anglaife, et le mal n'eft pas grand :
Elle n'eft pas pucelle comme Jeane.

TANDIS qu'il tient un difcours fi profane,
D'un coup de flêche il fe fentit bleffé :
Et, devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne
Qui, comme un flot, le preffe et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, foldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourfuit, on recule,
De corps fanglans un monceau s'acumule ;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et fanglante mêlée,
Le roi difait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eft-elle allée ?
Qui ? dit Dunois. Le bon roi lui repart :
Ne fais-tu pas ce qu'elle eft devenue ? —
Qui donc ? — hélas ! elle était difparue,
Hier au foir, avant qu'un heureux fort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on eft entré fans elle.

Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me foit fidelle !
Garde-la-moi. Pendant ce beau difcours,
Il avançait et combatait toujours.

Bientot la nuit, couvrant notre hémifphère,
L'envelopa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il fortait de cette grande afaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voifine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une furtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au fouris tendre, à la peau de fatin,
Que fermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, fur leurs courfiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Acompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté fes pas
Vers un palais qu'on ne connaiffait pas,
Et que jamais, avant cette avanture,
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait fa bizare ftructure.

Le roi, furpris de tant de nouveautés,
Dit à Boneau : Qui m'aime doit me fuivre ;
Demain matin, je veux au point du jour

Revoir l'objet de mon fidelle amour,
Reprendre Agnès ou bien cesser de vivre.

Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore, au visage vermeil, (x)
Eut précédé les roses de l'Aurore,
Quand dans le ciel on atelait encore
Les beaux coursiers que conduit le Soleil, (y)
Le roi, Boneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charle disait : Voyons d'abord ma belle ;
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais ;
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.

Fin du seizième Chant.

CHANT







Le Confesseur qui dans sa prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la poursuite, Chant 17e.

CHANT XVII.

Comment Charle VII, Agnès, Jeane, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon fens par les exorcifmes du R. P. Bonifoux, confeffeur ordinaire du roi.

Oh que ce monde eft rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchantereffes.
Je t'ai paffé, tems heureux des faibleffes,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout-puiffans féducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;
Er vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous froter à de tels nécromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grifettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour fe venger des belles de la France,

Des chevaliers, des ânes et des faints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé fa magique puiffance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Meconnaiffait fur le champ fes amis,
Perdait le fens, l'efprit et la mémoire.
L'eau du Lethé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeftes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immenfe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pié leger, à l'œil étincelant,
Au gefte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée,
On voit fon corps toujours en action;
Et fon nom eft l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déeffe
Qui préfida dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de fes couleurs,
Ses diamans, fes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon fens,
Cette étourdie, effarée, infipide,
Que tant d'auteurs aprochent de fi près,
Qui les infpire, et qui fervit de guide

Aux Scudéri, le Moine, Defmarets. (*a*)
Elle répand fes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et fon empire affez long-tems dura
Sur le teâtre, au bareau, dans les chaires.
Près d'elle était le *Galimatias*,
Monftre bavard, careffé dans fes bras;
Nommé jadis le docteur féraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'Imagination,
Et créateur de la Confufion,
Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons mots
A double fens, qui font l'efprit des fots;
Les préjugés, les méprifes, les fonges,
Les contre-fens, les abfurdes menfonges,
Ainfi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans et les chauve-fouris.
Quoi qu'il en foit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'efprit tant qu'il y reftera.

A peine Agnès, avec fa douce efcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confeffeur,
Devint l'objet de fa fidelle ardeur;
Elle le prend pour fon cher roi de France.
O mon héros! ô ma feule efpérance!

Le juſte Ciel vous rend à mes ſouhaits ;
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits ?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure ?
Ah ! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux ;
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflâmé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris et rendu.
Charmante Agnès que tu fus conſternée
Lorſque, cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée !
Le confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

COMME ils couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant et l'autre toute en larmes,
Ils ſont frapés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ſes armes,
L'allait bientôt immoler ſous ſes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant,
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné ſa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :

Elle n'avait nul trait en ſon viſage
Qui reſſemblât à cet anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel ;
Et lui parlant, ſans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur eſt maître ?
Qui près de moi dans ces lieux eſt venu ?
Mon la Trimouille, hélas ! eſt diſparu ;
Que fait-il donc ? de grâce, où peut-il être ?

Le Poitevin, à ces touchans diſcours,
Ne connut point ſes fidelles amours.
Il croit entendre un anglais implacable
Qui vient ſur lui, prêt à trancher ſes jours.
Le fer en main il ſe met en défenſe,
Vers Dorothée en meſure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triſte, arrogant Breton ;
Dur inſulaire, ivre de bière forte,
C'eſt bien à toi de parler de la ſorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits au ſéjour des ténèbres
Ont fait paſſer tant d'anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée !
De quel effroi ta vile ame eſt frapée !
Fier en diſcours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Therſite d'Albion,

Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on degaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'apliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière.

A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne suis point anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitee!
Je cherche ici le heros du Poitou;
C'est une fille, hélas, bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déja la prendre par le cou.

Le confesseur, qui dans sa promte fuite
D'Agnès Sorel evitait la poursuite,
Bronche en courant et tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le suit et le serre,
Sur lui trébuche en poussant des clameurs
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs;
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre et fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle efcorté de Boneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher fa maîtreffe fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils font de cheval defcendus,
Sous le portique à peine ils font rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourés,
Pleins d'argumens fous leurs bonnets carés,
Vont gravement vers la forbonne antique,
Séjour de noife, antre téologique,
Où la Difpute et la Confufion
Ont établi leur facré domicile,
Et dont jamais n'aprocha la Raifon.
Nos révérends arivent à la file:
Ils avaient l'air d'être de fens raffis,
Chacun paffait pour fage en fon logis;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes:
Ils font tous fous quand ils font fur les bancs.

Charle enivré de joie et de tendreffe,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et reffentant un batement de cœur,
Difait d'un ton d'amour et de langueur:
Ma chère Agnès, ma pudique maîtreffe,
Mon paradis, précis de tous les biens,

Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue ?
A mes defirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille fi fine,
Que je pouvais embraffer autrefois
En la ferrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles feffes !
Voilà le fruit de nos tendres careffes :
Agnès eft groffe, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combatra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau fur l'arbre qui le porte.
Amour le veut ; il faut que dans l'inftant
J'aille au devant de cet aimable enfant.

A qui le roi fe fefait-il entendre !
A qui tient-il ce difcours noble et tendre ?
Qui tenait-il dans fes bras amoureux ?
C'était Boneau, fouflant, fuant, poudreux ;
C'était Boneau ; jamais homme en fa vie
Ne fe fentit l'ame plus ébahie.
Charle preffé d'un defir violent,
D'un bras nerveux le pouffe tendrement ;
Il le renverfe ; et Boneau pefamment
S'en va tomber fur la troupe mêlée,
Qui de fon poids fe fentit acablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confeffeur reprit un peu fes fens ;
Sa groffe panfe était jufte portée

Deffus

Deſſus Agnès et deſſous Dorothée ;
Il ſe relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Boneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après ; il le preſſe, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie!
Atens, arête. En prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frape ſon gros dos.
Boneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la peſante maſſe
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frape et rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeane voyant le Boneau qui trotait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeane caſquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne ſoufre pas qu'on atente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher apui ;
C'eſt ſon deſtin de combatre pour lui :
Il le connaît ; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais ; il vous tombe ſur elle,
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Boneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce défordre extrême,
Dans fon Boneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui caufe d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Boneau courans,
Sont à fes yeux des raviffeurs fanglans.
L'épée au poing fur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard fe retourne et lui rend
Sur la vifière un énorme fendant.
Ah! s'il favait que c'eft le roi de France,
Qu'il fe verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.
En même tems Jeane, par lui frapée,
Lui répondit de fa puiffante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frape à la fois fa maîtreffe et fon roi;
A droite, à gauche, il lance fur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeane, arêtez;
Ciel! quels feront vos regrets et vos larmes,
Quand vous faurez qui pourfuivent vos armes,
Et qui vous frote, et qui vous combatez!

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De tems en tems apefantit fon bras
Sur la Pucelle, et roffe fes apas.
L'ami Boneau ne les imite pas;
Sa groffe tête était la moins troublée,

Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Batans, batus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie : Au secours, on m'égorge, on me tue.
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, sans doute, une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce et sa large tonsure
A sa cervelle avaient servi d'armure.
Il se souvint que notre ami Boneau
Suivait toujours l'usage antique et beau,
Très sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires;
Muscade, clou, poivre, girofle et sel. (*d*)
Pour Bonifoux, il avait son missel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, sel et missel en main,

Bien réfolu d'atraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au miftère ;
Il dit tout bas : *Sanctam* , *Catholicam* ,
Papam , *Romam* , *aquam benedictam.*
Puis de Boneau prend la taffe , et va vîte
Adroitement afperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
Un gros nuage , enfumé , noir , épais ,
Envelopa le maitre et le palais.
Les combatans , couverts d'une nuit fombre ,
Couraient encor et fe cherchaient dans l'ombre.
Tout auffitôt le palais difparut ;
Plus de combat , d'erreur ni de méprife ;
Chacun fe vit , chacun fe reconnut ;
Chaque cervelle en fon lieu fut remife.
A nos héros un feul moment rendit
Le peu de fens qu'un feul moment perdit :
Car la folie , hélas ! ou la fageffe ,
Ne tient à rien dans notre pauvre efpéce.
C'était alors un grand plaifir de voir
Ces paladins aux piés du moine noir ,
Le béniffant , chantant des litanies ,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille ! ô vous royal amant !
Qui me peindra votre raviffement !
On n'entendait que ces mots : Ah ! ma belle ,

Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous, c'eſt toi! jour heureux, doux momens!
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſufire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Eléve alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur; et Jeane vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (e)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.

ALORS, alors ce ſuperbe palais,
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſalon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,

Tranfmué fut en un beau fanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préfide aux deftins,
Ne changea point la falle des feftins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeane, le cœur élevé vers les faints,
Vers Orléans, vers le facre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous eft favorable
Dans nos amours et dans nos grands deffeins ;
Efpérons tout ; foyez sûr que le diable
A contre nous fait fon dernier effort.
Parlant ainfi Jeane fe trompait fort. (*f*)

Fin du dix-feptième Chant.







Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Chant 18e.

CHANT XVIII.

Disgrâce de Charle et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde (*a*)
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.

La Providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse; (*b*)
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse, (*c*)
Tuteur des rois, son pupille ajourna; (*d*)
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère, oncle, ami, maîtresse, (*e*)
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'Enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque tems la tête lui tourna.

Il essuya des traits de toute espèce ;
Il les soufrit, et Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leste
S'acheminait loin du château funeste,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Boneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste et sombre,
Qui d'Orléans porte aujourdui le nom.
A peine encor l'épouse de Tithon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons :
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (f)
Le roi fit halte, en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blotie.
Dunois et Jeane avancent quelques pas,
La tendre Agnès, étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle : Allons, fuyons, mon maître.
Jeane en courant s'aprocha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts consternés.
Hélas ! ce sont des chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs ; et c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, et fesons voir
Ce qu'est Dunois et ce qu'est la Pucelle.
Lance en arêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros,

Au fier aſpect de la puiſſante Jeane
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeane auſſitôt de plaiſir tranſportée,
Complimenta la troupe garrotée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre;
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette ofre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs acoutremens.
En les voyant le bon Charle ſoupire:
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais régnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arêts!
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières!
C'eſt de leur part, hélas! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères!....
Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne aprocher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.

Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torſe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés, plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses fourcils roux, mélangés et retors,
Semblent loger la fraude et l'impoſture ;
Sur ſon front large eſt l'audace et l'injure,
L'oubli des lois, le mépris des remors ;
Sa bouche écume, et ſa dent toujours grince.

Le ſicophante, à l'aſpect de ſon prince,
Afecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe et radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, afamé de carnage ;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flate en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui, s'échapant des goufres du Tartare,
Cache ſa queue et ſa griſe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe ou ſœur Diſcrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours afable.
Dis-moi quel eſt ton métier, pauvre diable,

Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence,
Te fait ramer fur les mers de Provence?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je fuis de Nante, et mon nom eft Fréron. (*g*)
J'aime Jéfu d'un feu pur et fincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les tems
Un très grand foin du falut des enfans.
A la vertu je confacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je fuis connu dans la place Maubert ;
C'eft là furtout qu'on m'a rendu juftice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleffes du froc,
Celles du monde et quelques tours d'efcroc ;
Mais j'ai pour moi ma bonne confcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Confole-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, fi chaque camarade,
Qui vers Marfeille allait en ambaffade,
Ainfi que toi fut un homme de bien.
Ah ! dit Fréron, fur ma foi de chrétien,
Je répons d'eux ainfi que de moi-même ;
Nous fommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, qui marche à mes côtés, (*h*)

Quoi qu'on en dife, eft bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix deffous fa mine baffe (*i*)
Porte un cœur haut, plein d'une fainte audace ;
Pour fa doctrine il fe ferait feffer.
Maître Gauchat pourait embaraffer (*k*)
Tous les rabins fur le texte et la glofe.
Voyez plus loin cet avocat fans caufe ;
Il a quité le bareau pour le Ciel.
Ce Sabatier (*l*) eft tout pétri de miel. (*m*)
Ah l'efprit fin ! le bon cœur ! le faint prêtre !
Il eft bien vrai qu'il a trahi fon maître,
Mais fans malice, et pour très peu d'argent.
Il s'eft vendu, mais c'eft au plus ofrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :
Eft-ce un grand mal ? on vit de fon talent.
Employez-nous ; nous vous ferons fidelles.
En ce tems-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands fuccès ont excité l'envie ;
Tel eft le fort des auteurs, des héros,
Des grands efprits, et furtout des dévots :
Car la vertu fut toujours pourfuivie.
O mon bon roi ! qui le fait mieux que vous ?

COMME il parlait fur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux triftes perfonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros vifages.
Qui font, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là, reprit l'homme aux femaines, (n)
Les plus difcrets et les plus vertueux
De ceux qui vont fur les liquides plaines.
L'un eft Fantin, prédicateur des grands, (o)
Humble avec eux, aux petits débonnaire :
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il favait faire,
Il confeffait et volait les mourans.
L'autre eft Grizel, directeur de nonettes, (p)
Peu foucieux de leurs faveurs fecrettes,
Mais s'apliquant fagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure et fainte
Méprifait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (q)

Pour le dernier de la noble féquelle,
C'eft mon foutien, c'eft mon cher la Beaumelle. (r)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eft le plus bas, mais c'eft le plns fidelle ;
Efprit diftrait, on prétend que parfois,
Tout ocupé de fes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les fiennes.
Il eft d'ailleurs fi fage en fes écrits !
Il fait combien pour les faibles efprits
La vérité fouvent eft dangereufe ;
Qu'aux yeux des fots fa lumière eft trompeufe,
Qu'on en abufe : et ce difcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une fage peur,
A réfolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majefté ;

Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'aprens à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſoufle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

ALORS il fit un diſcours patétique
Contre l'Anglais et pour la loi ſalique;
Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira ſa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.

LA belle Agnès, préſente à l'entrevue,
S'atendriſſait, ſe ſentait toute émue;
Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur eſt toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face,
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grâce. (s)
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître!
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître;

Ce ſont pédans en juges déguiſés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tirans en robe noire,
A leur pupile ôter ſes revenus;
Par-devant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux,
Par leurs arêts ſont traités comme vous;
Protégez-les: vos cauſes ſont communes;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce diſcours le roi fut très touché:
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeane, dont l'ame eſt d'eſpéce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les falait tous pendre;
Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.

Le grand Dunois, plus profond et plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les; metons-leur dès demain,
Au lieu de rame, un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.

Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès et la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Boneau
Fit bien manger la troupe délivrée :
On leur donna les restes du serdeau.

Charle et les siens assez gaîment soupèrent,
Et puis Agnès et Charle se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès envain cherche ses engageantes,
Son beau colier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Boneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,
Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde grisonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main promte et d'un zéle empressé,
Pendant la nuit avait débarassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.

Là

Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger et *l'esprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court envain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

Agnès timide, et Dorothée en larmes,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes,
Le bon Boneau, fidelle trésorier,
Les fesait rire à force de crier.
Ah! disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous souferte.
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tont pris;
Le roi mon maître est trop bon, quand j'y pense.

Voilà le prix de son trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.

La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours acorte, et toujours bien disante,
Lui répliqua : Mon cher et gros Boneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle avanture
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très bons écrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Fesant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaisir, déguisant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; et s'il est des frelons
Dans notre siècle, on trouve des abeilles.

Boneau reprit : Eh que m'importe, hélas !
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, et ma bourse est perdue.
On le console ; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages souferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,

Garni de tout et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent ;
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent.
On ariva mal en point, haraſſé,
Un pié tout nu, l'autre à demi chauſſé.

Fin du dix-huitième Chant.

CHANT XIX.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

SOEUR de la Mort, impitoyable Guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monftre fanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris et de fang et de pleurs.
Mais quand l'amour joint encor fes malheurs
A ceux de Mars, lorfque la main chérie
D'un tendre amant, de faveurs enivré,
Répand un fang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de fa vie ;
Lorfqu'il enfonce un poignard égaré
Au même fein que fes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes fi touchantes ;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui refpiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet fur les cœurs nés fenfibles,
Que cent guerriers qui terminent leur fort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raifon fatale,

Préfent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en fervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, fon noble et sûr afile,
Où fe gardaient ces magafins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'Enfer en fa rage
Avait fondus pour notre affreux ufage.
Déjà des tours le faîte paraiffait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'efpoir ainfi que de courage;
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de fa dame
Au petit pas, et parlant de fa flâme,
Manqua fa route et prit d'autres chemins.

Dans un valon qu'arofe une onde pure,
Au fond d'un bois de ciprès toujours verts,
Qu'en piramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il eft un antre où fouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiffeau, par des conduits fecrets,
Y tombe en nape et forme vingt cafcades;
Un tapis vert eft tendu tout auprès;
Le ferpolet, la méliffe naiffante,
Le blanc jafmin, la jonquille odorante,
Y femblent dire aux bergers d'alentour:
Repofez-vous fur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage

Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,
Surtout sa dame, alument ses desirs.
Les deux amans de cheval descendirent.
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent:
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nimphes aplaudirent;
Et les molneaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans, vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était ataché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait nn reste d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;

Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A fes tranfports en fecret s'abandonne,
Ocupés d'eux et ne voyant perfonne.
Paul Tirconel, dont l'efprit inhumain
Ne foufrait pas les plaifirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : Profanes,
C'eft donc ainfi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous infultez les mânes !
Rebut honteux d'une Cour fans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais fucombe,
Vous célébrez ce rare événement ;
Vous l'outragez au fein du monument,
Et vous venez vous baifer fur fa tombe !
Parle, eft-ce toi, difcourtois chevalier,
Fait pour la Cour, et né pour la moleffe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreffe,
Donné la mort à ce puiffant guerrier ?
Quoi, fans parler tu lorgnes ta maîtreffe !
Tu fens ta honte, et ton cœur fe confond.

A ce difcours, la Trimouille répond :
Ce n'eft point moi ; je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît acorde la victoire.
Avec honneur je combatis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée
Aux champs de Mars trancha fa deftinée ;
Et je pourai peut-être dès ce jour
Punir auffi quelque anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par fon murmure
Frife en fiflant la furface des eaux,
S'éléve, gronde, et, brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature :
Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace.

Ils font tous deux fans cafque et fans cuiraffe.
Le Poitevin fur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de fa Milanaife,
Cuiraffe, lance, et fabre et morion,
Tout fon harnois, pour être plus à l'aife.
Car de quoi fert un grand fabre en amours ?
Paul Tirconel marchait armé toujours ;
Mais il laiffa dans la chapelle ardente
Son cafque d'or, fa cuiraffe brillante,
Ses beaux braffards, aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui foutenait fa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inftant,
Prêt à punir ce brutal infulaire,
D'un faut léger à fon arme fautant,
La ramaffa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : Monftre cruel, atens,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un fcélérat qui, fefant l'hipocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouffe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménelas

Se menaçaient, se portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (*a*)

L'ANTRE, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus transportée ;
Son tendre cœur jamais ne ressentit
Un trouble égal. Eh quoi, sur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puissans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arêtez ;
Barbare anglais, percez mon sein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combatans.
De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau français, que sa blessure irrite,
Sur le breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant poura jamais aprendre,
Sans aroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu fraper sa maîtresse charmante !
Ce fer mortel, cette lame sanglante

Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrâsé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille . . . . . ; et la mort,
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle :
Elle le sent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer ; et de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son ame et ses sanglots :
Et j'aime . . . . j'aime . . . . étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était envain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il est tombé près d'elle
Sans connaissance : il était dans ses bras
Teint de son sang, et ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

MAIS la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure :
Il secourut Dorothée ; il trouva

Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les tems et dans toute avanture.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de ſon viſage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y ſont mêlés par un acord heureux.
Tirconel dit : Il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.
Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rapelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſence,
Ce beau portrait que du lombard Belin (c)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout eſt connu : Tirconel eſt ſon père.

Il était froid, indiférent, hautain,
Mais généreux, et, dans le fond, humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes ateintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.

L'acier, l'airain plus fortement s'alume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur anglais voit sa fille à ses piés,
De son beau sang la mort s'est assouvie;
Il la contemple, et ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arose, il l'embrasse cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudissant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin sans haleine et sans voix.

A ces accens tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et soudain
Tu détestas ce reste de lumière.
Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein;
Sur l'herbe rouge il pose la poignée,
Puis sur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,
Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres acoururent;
Epouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,

Il fit poser ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent :
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.
Il détesta, depuis cette avanture,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe, et, courant sans valets,
L'œil morne et sombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arive à Calais,
S'embarque, et passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De saint Bruno ; c'est là qu'en son ennui, (*d*)
Il mit le Ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-tems heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.

On pleura moins dans la ſanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;
Et lorſqu'Achille en modeſte vainqueur
Le fit trainer avec tant de douceur, (e)
Les piés liés et la tête pendante,
Après ſon char qui volait ſur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.

LA belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le roi qui pleurait dans ſes bras,
Et lui diſait: Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous ſerons l'un et l'autre
Portés ainſi dans l'empire des morts:
Ah! que mon ame, auſſi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre!

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte et les molles douleurs,
Jeane prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit: Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
C'eſt par le ſang: Prenons demain les armes.
Voyez, ô roi! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.

Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

CHANT XX.

Comment Jeane tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de ſon âne ; belle réſiſtance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme eſt choſe bien fragile. (a)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile :
Un rien le caſſe : on peut le rajuſter ;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Garder ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'eſt un rêve :
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſurtout, ſexe doux, ſexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux teſtament,
Et de l'hiſtoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aiſément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu parſois une bamboche, un ſinge,
Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.

J'en suis fâché pour vos tendres apas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est tems de connaître
L'erreur de Jeane, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison;
Ce n'est pas moi; c'est le sage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon
Terrible encor au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'ocasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait: O Belzébuth! mon père,
Ne pourais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeane févère?
J'y crois, pour moi, ton honneur ataché. (*b*)
Comme il parlait, ariva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre nne femme. Hélas! le plns souvent
Pour les séduire il n'en falut pas tant.
Depuis long-tems tous les trois ils aprirent

Que Jeane d'Arc deſſous ſon cotillon
Gardait les clés de la ville aſſiégée ;
Et que le ſort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte obſerver ſur la terre
Ce qne feſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'eſprit,
Se trouvait Jeane après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Boneau, Boniſoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En atendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la bréche réparée
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut aprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,

Qui combatit, ſous Jeane et ſous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu ſur ſes ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint ; mais il revint jaloux :
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu ſacré, dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé :
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flâme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

BEAUX céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.

Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'aprochait pas encor;
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.

L'ABBÉ Tritême, esprit sage et discret,
Et plus savant qne le pédant Larchet, (c)
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il falut, aux siécles à venir,
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée.
Elle tomba : mais son ame agitée
Se rassura, sesant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

DU genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession;
Il prend les gens en sa possession.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère un soir au coin d'un bois, (d)
Dans son jardin. Ce serpent hipocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans son tems

Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeane, au viſage vermeil,
Qu'ont rafraichi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rapelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flaté,
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeane qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,
Et qu'une femme, en toute ocaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe ſourvoie. (*e*)

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait ſon tems; il le prend toujours bien.
Il eſt partout: il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il aprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Aprofondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ANE éclairé furmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pié du lit où, dans un doux repos,
Jeane en fon cœur repaffait fes travaux ;
Puis doucement s'acroupiffant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et furtout d'être belle.
Ainfi jadis le ferpent féducteur,
Quand il voulut fubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flateur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

OU fuis-je ? ô ciel ! s'écria Jeane d'Arc :
Qu'ai-je entendu, par faint Luc ! par faint Marc !
Eft-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.
L'âne à genoux, compofant fon maintien,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'eft point un preftige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nouri chez le vieux Balaan ;
Chez les païens Balaan était prêtre,
Moi j'étais juif ; et fans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fût fans doute advenu.
Adonaï récompenfa mon zéle ;
Au vieil Enoch bientôt on me donna :
Enoch avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le cifeau de la Parque cruelle
Refpecterait le fil de mes beaux ans.

Je jouis donc d'un éternel printems.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement.
C'eſt pour un âne une terrible afaire.
Jeune et ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes ;
Je vécus vierge : or ſavez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'âneſſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat. (*g*)
Lorſque Bacchus vint du fond de la Gréce,
Porter le tirſe, et la gloire et l'ivreſſe
Dans les pays par le Gange aroſés,
A ce héros je ſervis de trompette :
Les Indiens, par nous civiliſés,
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène et moi nous ſommes plus connus (*h*)
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus :
C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. (*i*)

ENFIN là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque ſaint George, à vos Français ſi dur,
Ce fier ſaint George, aimant toujours la guerre,

Voulut avoir un courfier d'Angleterre ;
Quand faint Martin, fameux par fon manteau, (*k*)
Obtint encor un cheval affez beau ;
Monfieur Denis, qui fait comme eux figure,
Voulut comme eux avoir une monture :
Il me choifit, près de lui m'apela ; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand faint Roch le chien me feftoya ; (*m*)
J'eus pour ami le porc de faint Antoine,
Célefte porc, emblême de tout moine :
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Je fus nouri de nectar, d'ambrofie :
Mais, ô ma Jeane ! une fi belle vie
N'aproche pas du plaifir que je fens
Au doux afpect de vos charmes puiffans.
Le chien, le porc, et George, et Denis même,
Ne valent pas votre beauté fuprême.
Croyez furtout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus felon mon choix,
Et dont je fuis peut-être le plus digne,
Eft de fervir fous vos auguftes lois.
Quand j'ai quité le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y fuis encor ; le ciel eft dans vos yeux. (*n*)

A ce difcours, peut être téméraire,
Jeane fentit une jufte colère :

Aimer

Aimer un âne, et lui donner sa fleur !
Soufrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France !
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut !
Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeane, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers
Les fiers tirans des ondes et des airs,
L'un acourant des cavernes australes,
L'autre siflant des glaces boréales,
Batre un vaisseau cinglant sur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale ou Céilan :
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée ;
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît sortir.

L'ENFANT malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeane avec un doux sourire.
De Jeane d'Arc le grand cœur en effet
Etait flaté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière

Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger ; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne ;
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir ;
Reſpectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces ;
Non, je ne puis aprouver vos tendreſſes ;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Philyre avait favoriſé
Le dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours, et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniſſait ces exemples frapans,
Et metait l'âne au rang de nos ſavans.

TANDIS qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,

Et quel rival l'Amour lui fufcitait.
Il entre, il voit, ô prodige ! ô merveille !
Le poffédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

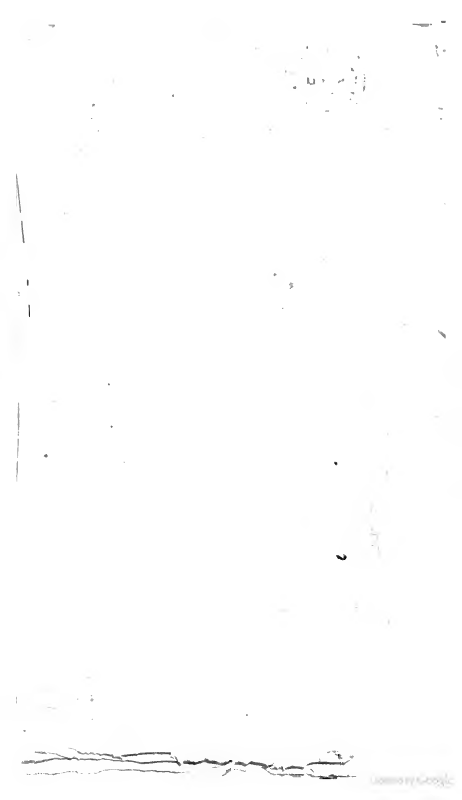
JADIS Vénus fut ainfi confondue,
Lorfqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des dieux, le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeane après tout n'a point été vaincue ;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas ;
Près de l'abîme il afermit fes pas ;
Il la foutint dans ce péril extrême.
Jeane s'indigne, et rentre en elle-même,
Comme un foldat dans fon pofte endormi,
Qui fe réveille aux premières alarmes,
Frote fes yeux, faute en pié, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond fur l'ennemi.

DE Débora la lance redoutable
Etait chez Jeane auprès de fon chevet,
Et de malheur fouvent la préfervait.
Elle la prend ; la puiffance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeane et Dunois fondent fur le malin ;
Le malin court, et fa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nouris,
Du même ton répondaient à fes cris.
Satan fuyait ; mais dans fa courfe promte,

M 2

Il veut venger les Anglais et fa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait,
Droit au logis du préfident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était fon bien ; le perfide eft inftruit
Du mal fecret qui tient la préfidente ;
Il fait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ferpent en fecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflâme, il efpère
Qu'elle poura prêter fon miniftère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et fes fiers combatans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il fait affez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.





Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Chant 21e.

CHANT XXI.

Pudeur de Jeane démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charle VII.

MON cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait diférens :
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif alume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflâmé.
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'éléve, échape et fuit,

N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces deſirs dont l'excès vous ponrſuit.

PROFANATEURS indignes de mémoire,
Vous qui de Jeane avez ſouillé la gloire,
Vils écrivains qui, du menſouge épris,
Falſifiez les plus ſages écrits,
Vous prètendez que ma pucelle Jeane
Pour ſon griſon ſentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combatu, (a)
Vous inſultez ſon ſexe et ſa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de reſpect aux dames ;
Ne dites point que Jeane a ſucombé :
Dans cette erreur nul ſavant n'eſt tombé,
Nul n'avança des fauſſetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les tems,
Vous corrompez les plus rares merveilles ;
Reſpectez l'âne et ſes faits éclatans ;
Vous n'avez pas ſes fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette ocaſion,
Vit d'un regard de ſatisfaction
Les feux nouveaux qu'inſpirait ſa perſonne,
C'eſt vanité qu'à ſon ſexe on pardonne,
C'eſt amour propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout ſon jour
De Jeane d'Arc le luſtre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,

Aux fiers tranſports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeane avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eſt le bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain deſir de plaire;
Cette paſſade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidelles amours.

C'EST dans l'hiſtoire une choſe avérée
Que ce héros, ce ſublime Dunois,
Etait bleſſé d'une fléche dorée,
Qu'Amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toujours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop et l'Etat et le roi,
Leur intérêt fut ſa première loi.

O Jeane! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis et tes apas;
Semblable au chien courageux et fidelle
Qui, réſiſtant à la faim qui l'apelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flâme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des tems où le ſage s'oublie.
C'était, ſans doute, une grande folie

Que d'immoler ſa patrie à l'Amour :
C'était tout perdre ; et Jeane encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe ;
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du ciel détacha ſon rayon ;
Ce rayon d'or, ſa gloire et ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha, par ſes ſoins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frapant au ſein de Jeane,
En écarta tout ſentiment profane,
Elle cria : Cher bâtard, arêtez,
Il n'eſt pas tems, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais atendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, ſous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur :
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit ;
Il écouta l'oracle et ſe ſoumit.
Jeane reçut ſon pur et doux hommage
Modeſtement ; et lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs deſirs tous deux ils ſe continrent,

Et

Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très fatisfait;
De fes projets preffa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ftratagême;
Exploit nouveau pour fes Anglais hautains,
Tous gens fenfés, mais plus hardis que fins.
O dieu d'amour! ô faibleffe! ô puiffancc!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort et fon expérience,
Ce que Talbot et fa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!

Si dans le cours de fes vaftes conquêtes
Il éfleura de fes flèches honnêtes
Le cœur de Jeane, il lança d'autres coups
Dans les cinq fens de notre préfidente.
Il la frapa de fa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale efcalade,
L'affaut fanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorfque Talbot et fes fières cohortes
Avaient brifé les remparts et les portes,
Et que fur eux tombaient du haut des toits

Le fer, la flâme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une mâſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, dont l'Amour prit le cœur, (*b*)
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable et l'amour, c'eſt tout un :

L'archange noir, de mal insatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-tems servait dans la maison ;
Fille entendue, active, nécessaire,
Coëfant, frisant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une afaire,
Et ménageant souvent deux rendez-vous,
L'un pour sa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché sous l'air de la donzelle,
Tint ce discours à notre grosse belle :

Vous connaissez mes talens et mon cœur,
Je veux servir votre innocente ardeur ;
Votre intérêt d'assez près me concerne.
Mon grand cousin est de garde ce soir,
En sentinelle à certaine poterne ;
Là, sans risquer que votre honneur soit terne,
Le beau Talbot peut en secret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand cousin est sage,
Il vous fera très bien votre message.
La présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les desirs et la flâme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaisirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au saut du lit
Il ne fit plus qu'un saut à la victoire.

Il vous fouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand faint Denis
Chez les Anglais, pour lui rendre fervice.
Il était libre et chantait fon ofice,
Difait la meffe, et même confeffait.
Le preux Talbot fur fa foi le laiffait,
Ne jugeant pas qu'un ruftre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feffer publiquement,
Pût traverfer un général habile.
Le jufte Ciel en jugeait autrement.
Dans fes décrets il fe complaît fouvent
A fe moquer des plus grands perfonnages.
Il prend les fots pour confondre les fages.
Un trait d'efprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De fon cerveau la matière épaiffie
Devint légère, et fut moins obfcurcie;
Il s'étonna de fon difcernement.
Las! nous penfons, le bon Dieu fait comment!
Connaiffons-nous quel reffort invifible
Rend la cervelle ou plus ou moins fenfible?
Connaiffons-nous quels atômes divers
Font l'efprit jufte ou l'efprit de travers?
Dans quels recoins du tiffu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère?
Et quel levain, chargé d'un froid poifon,
Forme un Therfite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;

La caufe en eft au doigt du Créateur ;
Elle eft cachée aux yeux de tout docteur :
N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très curieux,
Utilement il employa fes yeux.
Il vit marcher, fur le foir, vers la ville
Des cuifiniers qui portaient à la file
Tous les aprêts pour un repas exquis ;
Trufes, jambons, gélinotes, perdrix ;
De gros flacons à panfe cifelée
Rafraîchiffaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux dans fes caveaux bénis. (c)
Vers la poterne on marchait en filence ;
Lourdis alors fut rempli de fcience, (d)
Non de latin, mais de cet art heureux
De fe conduire en ce monde fcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint acort, atentif, avifé,
Regardant tout du coin d'un œil rufé,
Fin courtifan, plein d'aftuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainfi l'on voit en tout tems fes pareils,
De la cuifine entrer dans les confeils ;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groffier bourgeois,
Puis fe gliffant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre ;
Tantôt adroits, et tantôt infolens,

Renards ou loups, ou finges ou ferpens :
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

NOTRE Lourdis gagne un petit fentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En fon efprit roulant ce grand miftère,
Il va trouver Bonifoux fon confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les deftins rêvait profondément;
Il mefurait cette chaîne invifible
Qui tient liés les deftins et les tems,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde fenfible.
Dans fon efprit il les combine tous,
Dans les effets voit la caufe et l'admire,
Il en fuit l'ordre : il fait qu'un rendez-vous
Peut renverfer ou fauver un empire.
Le confeffeur fe fouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la feffe d'un page,
D'un page anglais : furtout il envifage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui furtout l'étonne davantage,
C'eft le bon fens, c'eft l'efprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin faint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

LOURDIS fe fait préfenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :

Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt atendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême ;
Suivre Talbot, et le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette afaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en ſais rien : je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah ! qu'ils ſont fortunés,
Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponſe
Eſt bien flateuſe, et de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart
Elle lui dit : Auriez-vous par haſard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe ?
Le moine noir l'entendit finement :
Oui, je l'ai vu, dit-il ; il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage ; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit cloſe
Au cabinet de ſon cher ſuzerain.
Lourdis y fit un diſcours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,

Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeane au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Discrettement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise. (e)
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa.
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encor et se mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.

O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !
Jeane et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà, ſous les murs d'Orléans,
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeane avançait, en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin ;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon :

Toi qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
Dans Domremi, confier cette armure,
Sois le ſoutien de ma fragilité,
Pardonne-moi, ſi quelque vanité
Flata mes ſens quand ton âne infidelle
S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
Mon cher patron, daigne te ſouvenir
Que c'eſt par moi que tu voulus punir
De ces Anglais les ardeurs enragées,
Qui polluaient des nonnes affligées.
Un plus grand cas ſe préſente aujourdui :
Je ne puis rien ſans ton divin apui.
Prête ta force au bras de ta ſervante,
Il faut ſauver la patrie expirante,
Il faut venger les lis de Charle ſept
Avec l'honneur du préſident Louvet.

Conduis à fin cette avanture honnête,
Ainſi le Ciel te conſerve la tête !

Du haut du ciel ſaint Denis l'entendit ;
Et dans le camp ſon âne la ſentit :
Il ſentit Jeane ; et d'un batement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des atentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſédé du démon ;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne ſaurait ſoufrir
Que ſous ſa Jeane un autre oſe courir.
Jeane vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile aſine.
Au pénitent ſa grâce elle acorda ;
Feſſa ſon âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus diſcret et plus ſage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de ſa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre acompagne.
Jeane en volant inonde la campagne
De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.

Dans ſon croiſſant de la nuit la courière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi,

Regarde en haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charle ſe voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyère enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur ;
Jeane d'en haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois aſſomme ; et le bon Charle tire
A ſon plaiſir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De ſa Louvet, et de plaiſirs rendu,
Sur ſon beau ſein molement étendu,
A ſa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe. Il diſait à par ſoi :
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.
Il s'aplaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.
Dans cet eſpoir Talbot encouragé,
Donne à ſa belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le ſuivait.

Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut ſa joie.
Au lieu d'amis, Jeane, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français criaient: *Vive le roi,*
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue:
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot, remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe ataquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il eſt anglais; l'écuyer le ſeconde:
Talbot et lui combatraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Céde aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abatu.
Jeane et Dunois priſèrent ſa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.

Sans nul ſoupçon il la reçoit très bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.

Du haut des cieux Denis aplaudiſſait ;
Sur ſon cheval ſaint George frémiſſait,
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeane,
Ayant au ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ſerment acompliſſant les lois,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais ! elle eſt pucelle !* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mistère ; c'eſt ſans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de miſtères chez les gentils, au raport de *Pauſanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combatît pour icelle.

Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite
Quand il ſe vit ſi vivement chargé, &c.

(*c*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours ſaint *George* ſur un beau cheval, et delà vient le proverbe, *monté comme un ſaint George*.

(*d*) Alluſion aux tourbillons de *Deſcartes* et à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules et qui ont eu ſi long-tems la vogue. On ne fait pourquoi l'auteur aplique auſſi l'épitéte de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'eſt aparemment parce que *Newton* ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la

gravitation ; au reste il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

(e) Tout ce morceau est visiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le sage *Denis* dit ici au fier *George : O Mars, ô Mars, dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats*, &c.

(f) Edition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
Quand de sa voix, &c.

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(g) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait blesser *Mars* lui-même.

(h) *Milton*, au cinquième chant du Paradis perdu, assure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renversa par terre dans le ciel des légions d'anges ; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poëme.

(i) Edition de 1759 :

Et qui pis est avoir du gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, sous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français qui se coupaient la gorge.
Mais dans le ciel, &c.

Fin des notes et variantes du onzième Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT DOUZIEME.

(*a*) Ce fragment trouvé dans les papiers de l'auteur paraît être une variante du commencement de ce douzième chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus difcourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels fermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour eft maître de ma langue;
L'Amour m'infpire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant eft venu me fourire
Lorfque ma main n'ofait plus l'encenfer;
Quand je fuyais fes traits et fon empire,
Du haut du ciel il vint me careffer.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la trifteffe
File aujourdui la trame de tes jours?
Quand tu ferais dans la froide vieilleffe,
Encor faudrait implorer mon fecours.
Mais dans l'été, c'eft une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton fort.
Vivre fans moi, c'eft être déjà mort:
Laiffe-moi donc renouveler ta vie.

A ce difcours l'Amour ne s'eft tenu.
Il m'a donné la plus belle maitreffe...
. . . .
De fes faveurs elle enivre mes fens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans fes bras j'ai trouvé mon printems.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y penfe,
Qu'on peut aimer au-delà de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce font des ouvertures entre les crénaux, par lefquelles on peut tirer fur l'ennemi quand il eft dans le foffé.

(*c*) Il faut avouer que les piftolets ne furent inventés à Piftoie que long-tems après. Nous n'ofons afirmer qu'il foit permis d'anticiper ainfi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poeme épique? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous faffions ici une remarque fur la morale admirable de ce poeme. Le vice y eft toujours puni : l'aumônier fcandaleux meurt impénitent, *Grisbourdon* eft damné, *Chandos* eft vaincu et tué, &c. C'eft ce que le fage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëtica*.

(*e*) *Charle* oublie fept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'aplaudir à la retenue de l'auteur et à fa fageffe.

(*f*) Edition de 1756:

Et du couvent le fac inceftueux.
Ainfi Louis, fe perdant à la chaffe
Dans les taillis de fon Fontainebleau,
De queftions fatigue fon Boneau :

A fon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive fon cœur,
Veut que de rien il ne lui faffe grâce,
Et n'en aprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

(*g*) Le *nadir* en arabe fignifie le plus bas, et le *zénith*, le plus haut. La grande ourfe eft l'*arctos* des Grecs, qui a donné fon nom au pôle arctique.

(*h*) Ce font les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiffeur.

(*i*) *Adonis.*

(*k*) On traitait les rois d'alteffe alors.

(*l*) Il n'y avait point encor de pères capucins; c'eft une faute contre *le coftume.*

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes, toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède* au lieu de *Nicomède*: c'était un roi de Bithynie. *Cæfar in Bithyniam miffus*, dit *Suétone*, *defedit apud Nicomedem, non fine rumore proftratæ regi pudicitiæ.*

(*n*) *Alexander pædicator Hephæftionis, Adrianus Antinoi.* Non feulement l'empereur *Adrien* fit mettre la ftatue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* fefait des miracles.

Fin des notes et variantes du douzième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR défigne clairement la fin du mois de juin. La fête de faint *Jean le Baptifeur*, qu'on apelle *Baptifte*, eft célébrée le 24 de juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait allufion au XXXIVe chant de l'*Orlando furiofo :*

Quando fcoprendo il nome fuo gli diffe
Effer colui che l'evangelio fcriffe ;

Voyez notre préface, et furtout fouvenez-vous que *Ariofto* place faint *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers fuivans, on lifait :

Témoin Ajax, et certain général,
Duc, bel efprit, miniftre, maréchal :
L'un fur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

O 2

M. de *Voltaire* a pris conftamment contre *la Beaumelle* la défenfe de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de fa famille ; ainfi l'on peut facilement juger auquel des deux apartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756 :

Elle voyage avec fon cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui fon œil de pleurs fouvent fe mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quitait pas.
En nombre pair, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Il te falut rhabiller promtement :
Sur le fatin de fon cu ferme et blanc,
Tu rajuftas, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous fait le mieux
Pouffer fa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur foit notre feule chance !
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des forts font très fréquens dans *Homère*. On devinait auffi par les forts chez les Hébreux. Il eft dit que la place de *Judas* fut tirée au fort ; et aujourdui à Venife, à Gênes et dans d'autres Etats on tire au fort plufieurs places.

(*h*) Manufcrit :

Le fier Chandôs fe targuait dans fa gloire,
De deux combats efpérant la victoire,

Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeane invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage;
Les deux coursiers, bardés, coëfés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martires enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuscrit:

Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use.
Puis se tournant devers son écuyer:
Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même;
J'ai ces deux bras pour combatre et tuer:
Pour la guérir je prendrai le troisième.
Jamais Chandos ne promit rien envain.
Comme il le dit, il prend ce bras soudain.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756:

Très peu connu des ânes d'ici-bas;
Il soupirait en voyant les trois bras.
Le confesseur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers:

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainsi:

En méditant avec atention, &c.

(*o*) Manufcrit :

De ce Jacob le patron du menfonge,
Pate-pelu, dont l'efprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob, &c.

Notre auteur entend, fans doute, l'artifice dont ufa *Jacob* quand il fe fit paffer pour *Efaü*. *Pate-pelu* fignifie les gants de peau et de poil dont il couvrit fes mains.

(*p*) Edition de 1756 :

Ce vieux Jacob (admirez bien, mes frères,
Du livre faint les fublimes miftères.)
Devers l'Euphrate, &c.

(*q*) Edition de 1756 :

Le moine vit de plus plaifans objets ;
Il vit très bien, ou crut voir, le bon père,
Ce qu'aucun faint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même avanture,
Il vit aux piés des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future ;
Il obferva les diférens atraits
De ces beautés, dont l'adreffe féconde
Fefait danfer tous les maîtres du monde :
Chacune était jufte fous fon héros,
Partant enfemble et difant les grands mots ;
Chacune avait fon trot et fon allure ;
Chacun piquait à l'envi fa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels, au retour de Flore, &c.

On voit ſans peine que ces trois derniers vers ſont du capucin. Ce chant eſt un de ceux où il en a ajouté le plus.

(r) Manuſcrit :

C'eſt là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui fur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaiſirs que François reçoit d'elles;
Là Charle Quint, &c.

(s) *Anne de Piſſeleu*, ducheſſe d'Etampes.

(t) *Diane de Poitiers*, ducheſſe de Valentinois.

(u) Edition de 1756 :

Quand dans ſes bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De la débauche un long et triſte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charle neuf, &c.

(x) *Henri III* et ſes mignons.

(y) Edition de 1756 :

Là, ſans tiare, et d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle,
Avec Vanoze il ſe fait la femelle ;
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à Lucrèce ſa fille.
O Léon dix ! ô ſublime Paul trois !

Jules fecond ! et toi Monté le drille !
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *sa famille*, a voulu supléer les rimes qui manquaient.

Un manuscrit porte :

Un peu plus bas on voit sa sainteté
Faire un enfant à Lucrèce sa fille.

(*z*) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* sa fille passa pour être sa maîtresse et celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus*.

(*aa*) La fameuse *Gabrielle d'Estrées*, duchesse de Beaufort.

(*bb*) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers opresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puans desirs.
Bientôt on voit, &c.

(*cc*) Celle qui depuis fut la connétable *Colonne*.

(*dd*) Edition de 1756 :

Et l'autre atend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'Amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.

Le

Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Himen le suit à pas mistérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.......
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille m.......
Le moine vit ce phénix des Bourbons,
Enforcelé de deux flasques tetons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs et sa suite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la Cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rapelle au sens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cinisme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane
Dans les palais portent l'obscénité ;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune, ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce régne cagot,

Dans les destins succéder la Régence,
Tems fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence;
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argentan, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent, &c.

(*ee*) Edition de 1756:

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine....
Mais je m'arête; un semblable tableau
Pourait au peintre atirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Boneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée est un fier m......
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'apât flateur;
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet! &c.

Il y à encor ici des vers ajoutés, et comme ci-dessus (note *c*), dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissans.

(*ff*) Edition de 1756 :

Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſile du miſtère !
Meudon, Choiſi, réduits délicieux,
Que les Plaiſirs, les Amours et les Jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythère,
Sur vos ſecrets, cenſurés par Lignière,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte muſe eſt forcée à ſe taire.
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur ;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel, tombait en létargie.
Je me tairai. Mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourdui la plus belle !
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle !
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus ;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune :
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud ſi cher, quoique ſi peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les ſermens d'un ſot ;
Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je diſais.... non, je ne dirai mot ;
Je ſerais trop au deſſous de vos charmes.

Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.

D'un œil avide, et toujours très modefte,
Il contemplait le fpectacle célefte
De tous ces rois acouplés bout à bout ;
Charle fecond fur la belle Portfmouth ;
George fecond fur la tendre Yarmouth ;
Et ce dévot roi de Lufitanie,
En priant Dieu fe pamant fur fa mie ;
Et ce Victor, atrapé tour à tour
Par fon orgueil, par fon fils, par l'Amour.

Lignière était un jéfuite confeffeur de *Louis XV*; mais confeffeur heureufement moins connu que *le Tellier* et *la Chaife*.

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de ducheffe de Châteauroux en acceptant la place de maitreffe du roi. Elle était d'une beauté fingulière. On fait avec quelle rudeffe de zéle l'évêque de Soiffons *Fitz-James*, petit-fils de mademoifelle *Churchil*, maîtreffe de *Jacques II*, traita une femme qui avait en France la même dignité que fa grand'mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme fimple, tolérant, bon et fans intrigue ; mais par là même très propre à fe rendre, fans le favoir, l'inftrument des intrigans de la cour. On lui fit acroire qu'il était obligé en confcience de forcer le roi à traiter fa maîtreffe avec une rigueur à peine excufable, s'il eût été queftion de chaffer de la cour un miniftre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rapelée bientôt après ; le roi envoya chez elle un miniftre d'Etat (M. le comte de *Maurepas* fon ennemi) la prier de fa part de vouloir bien reprendre fes places à la cour. Elle tomba malade le jour même et mourut. On atribua fa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de fa faveur on fe déchaina contre

elle, comme c'eſt l'uſage. *La pauvre femme*, diſait un de ſes amis, *elle n'eſt qu'à plaindre; c'eſt une tuile qui lui eſt tombée ſur la tête.* Il avait raiſon. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était fœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aſpirait à la même place; et les courtiſans atribuaient à ſes vues ambitieuſes la réſiſtance qu'elle avait opoſée au goût paſſager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le ſiége de Fribourg, époque du racommodement; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante; édition de 1756.

Mais quand au bont de l'auguſte enfilage
Il aperçut entre Iris et ſon page,
. . . .
Cet auteur roi, ſi dur et ſi bizare,
Que dans le Nord on admire on compare
A Salomon; ainſi que les Germains,
Leur empereur au Céſar des Romains:
Hélas! dit-il, &c.

Ces vers ne ſont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et ſon page* n'eſt qu'une répétition du vers ſur *Henri III: Quite en riant ſa Cloris pour un page.* Le nom de *Salomon du Nord*, dont on ſe moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même; (*) et nous avons d'ailleurs des raiſons déciſives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, ſoit capucins, ſoit propoſans.

(*) *Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre.*

(*gg*) Edition de 1756 :

Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
Les deux gigots sur sa belle brunette?

Vers enjolivé par le capucin.

(*hh*) On portait autrefois des hauts-de-chausse avec une aiguillette ; et on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquiter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout tems passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'apelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756 :

Chandos suant, et souflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeane échapant, &c.

On reconnaît encor ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embélissemens étrangers. Nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque.

Fin des notes et variantes du treizième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

(*a*) CET exorde femble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce :*

Aeneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cœli fubter labentia figna, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas le cœur de Corifandre.
Depuis ce jour, douce, avifée et tendre,
A tes autels promte à facrifier,
Elle fut plaire, et jouir et fe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire
Dont fe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie,
Unit l'audace à la galanterie,
Au poffeffeur du bon fens de Boneau,
La belle fait les honneurs du château,

Et puis conclut un acord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cinique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers fe raportent à l'épifode de *Corifandre*, que nous avons placé à la fuite de ce quatorzième chant, et qui dans l'édition de 1756 précédait la mort de *Chandos.*

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, fuivait le chant de *Corifandre*, commençait ainfi dans quelques éditions :

O Volupté, mère de la Nature,
Belle Vénus, feule divinité,
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du cahos chaffant la nuit obfcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le fentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agiffante,
D'êtres mortels à ta voix renaiffante ;
Toi que l'on peint défarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un fourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître fous tes pas
Tous les plaifirs qui confolent la terre ;
Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas l'efprit de Corifandre :
Depuis ce jour, fpirituelle et tendre,
A tes autels promte à facrifier,
Son cœur inftruit ne fe laiffa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier

Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaſpe et l'ivoire
Que porte enſuite un galant chevalier.
D'un air modeſte et mêlé d'aſſurance,
Noble, engageant, poli, reſpectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ſes beaux yeux;
Les grâces ſont dans ſa démarche leſte,
Dans ſon maintien, dans ſon ris, dans ſon geſte:
Puis ayant fait les honneurs du château
Au poſſeſſeur du bon ſens de Boneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace et la galanterie;
Sur les Anglais elle étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.
Un gros roſt-beef que le beurre aſſaiſonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne
Leur ſont oferts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flate,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus. Son heureuſe entremiſe
Sut ménager avec douce acortiſe
Les deux partis; obtint que chacùn d'eux,
Metant à part ſa folie héroïque,
Fît de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et ſans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, ſuivant les mêmes lois,
Sur ſon beau page a repris ſon empire:
Charle et Chandos ſont rentrés dans leurs droits.

Agnès Sorel tout doucement ſoupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux ſe ſouvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débaraſſé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus preſſé
Que de ſonger à réparer ſes fautes.
Elle apela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance;
Elle honora, d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et diſpos;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec ſa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des feſtins.

(*d*) *Roſt-beef*; prononcez *roſtbif*; c'eſt le mets favori des Anglais: c'eſt ce que nous apelons un *aloyau*. Les *puddings* ſont des pâtiſſeries; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, et pluſieurs autres ſortes de puddings. *Notandi ſunt tibi mores*.

(*e*) Edition de 1756:

Son court jupon, retrouſſé par mégarde,
Ofrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il metra quelque jour:
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers sont des éditeurs.

(*f*) Manuscrit :

Il la dirige, il découvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent ses vœux,
Autel charmant, autel à la romaine,
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

De nos combats c'est la loi respecté[e]
Venez, je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu.
Le juste Ciel, &c.

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide*, *Bacchus*, *Persée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, &c.

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'auteur, d'après milord *Ch. . . . d.*

(*l*) Cet endroit est encor imité d'*Homère* ; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en aprocher.

(*m*) Manuscrit :

Quand par Chandos, hélas ! si maltraitée,
Elle se vit abatue et ratée.

Fin des notes et variantes du quatorzième Chant.

CHANT QUATORZIEME

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (*a*)

Mon cher lecteur fait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne font point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait diférens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait fentir fans danger, fans douleur,
Croît par le tems, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiffe une vive bleffure.
Les autres traits font un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inftant.
Dans les cinq fens il porte le ravage.
Un rouge vif alume le vifage;
D'un nouvel être on fe croit animé,
D'un nouveau fang le corps eft enflâmé.
On n'entend rien, le regard étincelle; (*b*)
L'eau fur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui fur fes bords s'éléve, échape et fuit,
N'eft qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces defirs dont l'excès vous pourfuit.
Vous connaiffez tous ces états, mes frères;
Mais ce tiran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fefait alors un bien plus plaifant tour.

Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres atraits.
C'était la jeune et sotte Corisandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Eglise et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécile,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espéce vile,
Etaient exemts de la bizare loi :
Il falait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
L'art d'Esculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain secours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante :
Et ce moment du Ciel était prescrit,
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.

Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière :
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse :

D'un large bât Meradon s'eſt chargé ;
Il ſe croit âne et ne ſe trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne ceſſe de braire :
Culand ſe croit en marmite changé, (*c*)
Marche à trois piés, une main poſe à terre,
L'autre fait l'anſe. Hélas! chacun de nous
Pourait fort bien ſe mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Coriſandre.
Quel bon eſprit ne ſe laiſſe ſurprendre
A ſes deſirs? et qui n'a ſes travers?
Chacun eſt fou, tant en proſe qu'en vers.

Or Coriſandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu ſévère,
Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille ſeſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau :
Notre beauté, ſi fatale au cerveau,
Fut dans ſa chambre étroitement gardée;
On fit poſter, pour garder le château,
Deux champions à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.

La belle ſotte, ainſi claquemurée,
Filait, couſait, et chantait ſans penſer,
Sans nul regret qui vînt la traverſer,
Sans goût, ſans ſoin, et ſans la moindre envie
De s'apliquer à guérir la folie
De ſes amans; ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la belle eût voulu.

Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué ſa gentille adverſaire,
Vers ſes Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saiſit envain le liévre qui s'échape;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jape:
Puis vers ſon maître aproche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille ſort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarets tendus, bras nerveux, double échine,
Au fourcil fier; on voit bien à ſa mine
Qu'il n'a jamais eſſuyé cet afront
Qui de Chandos ſeſait rougir le front.

Ces deux guerriers, avec leur noble eſcorte,
De Coriſandre arivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie: Arêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer juſques à Coriſandre,
Si vous voulez garder le ſens commun.

Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pouſſe en avant, et frapant en furie,
D'un coup d'eſtoc renverſe à douze pas
Un des huiſſiers, qui ſe démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin ſur le ſable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,

De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et ferre les genoux.
Son beau courfier, plus promt que la tempête,
Saute, bondit, et paffe fur la tête
De l'autre huiffier, qui léve un œil confus,
Refte un moment interdit et perclus,
Et fe tournant reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de fon camarade.
Tel en province un brillant oficier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au fpectacle, et roffe le portier,
Gagne une loge, et, placé fans payer,
Sifle par air tout ce qu'il voit paraître.
La fuite anglaife arive dans la cour :
La vieille dame y defcend éplorée.
A ce grand bruit Corifandre effarée
Prend un jupon, fort de la chambre, acourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais obfervant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes fuculens,
Ces bras d'ivoire et ces tétons naiffans
Que de fes mains arondit la nature,
Il s'en promet une heureufe avanture ;
Et Corifandre, à l'hébété maintien,
Jette au hafard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il falua la grand'mère et la fille,
Et pour fa part fit auffi les yeux doux.
Qu'arive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos ateint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,

Pour

Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il foit fellé, bridé, monté,
Et puis claquant fa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance fur fon dos.
La belle plie, et tombe fous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même inftant fe croit cabaretier,
Et prend la belle à genonx acroupie (*d*)
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et furtout effayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.

Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
Vous êtes fou! *God dam!* L'efprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière ifabelle. —
C'eft mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'eft mon cheval, — c'eft mon tonneau, mon frère.
Egalement tous deux avaient raifon. (*e*)
Chacun foutient fa brave opinion.
Un jacobin fe met moins en colère
Pour faint Thomas, ou tel autre faint père,
Et d'Olivet pour fon cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon ftile honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans par qui l'honneur fe pique, (*f*)
Font que déjà nos illuftres Bretons
Ont dégainé leurs fiers eftramaçons.
Comme le vent, dans fon faible murmure,
Frife d'abord la furface des eaux,

S'élève, gronde, et brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature :
Ainfi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaifanter, faire femblant de rire,
Puis fe facher, puis dans leur noir délire
Se menacer et fe porter la mort.
Tous deux en garde, en la même pofture,
Le bras tendu, le corps en fon profil,
La tête baute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais auffitôt, fans régle ni mefure,
Plus acbarnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins promts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont fe moque la terre.

Des deux côtés le fang eft répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un feul cri fuccéde à la bleffure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit fon *Pater*, demande un confeffeur;
Et cependant fa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajufte fa coëfure.

Nos deux Anglais laffés, fanglans, rendus,
Giffaient tons deux fur la terre étendus,
Quand ariva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,

Et ces beautés, qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.

La belle fotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indiférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poifon dans des yeux fans efprit!
Des beaux Français, les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du Ciel verfés bénignement
Sont des mortels reçus diféremment:
Tout fe façonne à notre caractère:
Diverfement fur nous la grâce opère.
Le même fuc, dont la terre nourit
Des fruits divers les femences éclofes,
Fait des œillets, des chardons et des rofes. (g)
Chacun fe fent des mœurs de fon pays:
Tout fe varie: une tête françaife
Tourne autrement qu'une cervelle anglaife.
Chez les Anglais, fombres et durs efprits,
Toute folie eft noire, atrabilaire;
Chez les Français elle eft vive et légère.
D'abord nos gens, fe prenant par la main,
Danfent en rond et chantent le refrain.
Le gros Boneau lourdement fe démène,
Hors de cadence ainfi que hors d'haleine;
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danfe avec tous ces fous; (h)
Il s'eft placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau vifage;

A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſes mains, à ſon ton,
On lui croirait un reſte de raiſon.

Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale et danſante cohue,
Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corſelets ; et nus ſur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monroſe allait toujours nageant.

A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,
Qui détournaient leur diſcrette prunelle ;
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeane,
J'aurai pour moi ſaint Denis et mon âne ;
J'aurai batu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et ſauvé des couvens ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout envain ! Le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos heros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,

De nos nageurs fe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois
De voir fi fous des héros et des rois.

Mais que réfoudre? où fuir? quel parti prendre?
On regretait le château de Cutendre.
Une fervante en fecret leur aprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'efprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon fens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Corifandre
Aux lacs d'Amour fe laiffera furprendre.

Ce bon avis ne fut pas fans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit:
Car vous faurez que ce valet terrible,
Pour Jeane d'Arc étant toujours fenfible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pié difcret
Suivi de loin l'amazône en fecret.
Il fe fentit la noble confiance
De fecourir et fon prince et la France.
La belle était juftement dans un coin (*i*)
Propre au miftère: il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avifa de prendre
L'acoutrement: la belle à cet afpect
Sentit fon cœur faifi d'un faint refpect.
Elle obéit fans ofer fe défendre,
Innocemment et fans réflexion,
Comme fefant une bonne action.
Le muletier fit tant par fes menées

Qu'il acomplit ſes hautes deſtinées.
Il la ſubjugue. A peine elle ſentit
La volupté, dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.
Chaque cervelle auſſitôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe:
Car le roi Charle obtint le gros bon ſens
Du vieux Boneau, lequel eut en partage
Celui du moine; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés: la raiſon des humains,
Ce don de Dieu, n'eſt que fort peu de choſe;
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans: chacun pour ſa maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe;
Car en amour, que fait le ſens commun?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécile,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans apeler le diable à leur ſecours.

Fin du Chant de Coriſandre.

NOTES
ET VARIANTES
DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) Ce chant ne fe trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé corectement, d'après le manufcrit de l'auteur. Il a été fuprimé dans l'édition de 1762 et les fuivantes.

(*b*) Edition de 1756 :

Sans réfléchir le gefte et l'acte fuit.
L'eau fur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui fur les bords du broc qui la recéle,
S'éléve, court, s'échape, tombe et fuit,
N'eft qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour, quand dans nous il agit.
Vous connaiffez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour fufciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le foutirer
Par l'orifice, au clair jufqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Ils foutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot fcapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Mots effrayans pour qui d'amour fe pique,
Mirent en feux nos illuftres Bretons
Qui fe narguaient de leurs eftramaçons.

COMME le vent d'abord faible, murmure,
S'éléve, gronde, et brifant les vaiffeaux,
Trop agités pour réfifter aux eaux,
Répand l'horreur, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

D'Argens foupire alors que d'Arget rit ;
Et Maupertuis débite des fadaifes,
Comme Newton fes doctes hipotèfes.

. . . .
. . . .

Nous fuprimons ici deux vers qui ne font pas plus de M. de *Voltaire* que les trois précédens ; mais les éditeurs, qui favaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le fefaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonftances femblables.

(*h*) Edition de 1756 :

Mais fe plaifant furtout avec le page,
A fon fouris, à fon dévot langage,

A

A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au père un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue, &c.

(i) Edition de 1756 :

La belle était juſtement dans un coin
Propre au miſtère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le ſeul ſage.

O muletier, de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la ſubjugue. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avait pas eu le tems de ſe défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arêt,
Serrant les dents, retirant le jaret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle atendait, en invoquant les ſaints,
Que l'ennemi ſe fût caſſé les reins.

Pour elle enfin le moment vint d'aprendre
Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté, &c.

Fin des notes et variantes du quatorzième Chant.

NOTES
ET VARIANTES
DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) Nous avons déjà remarqué que l'abbé *Tritême* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès*; c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme atribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevêque *Turpin*, à qui l'on atribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevêque de Reims ſur la fin du huitième ſiécle: ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritême*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'acordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrit:

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle en ſon fort, &c.

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi :

Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas ! que devient-elle ?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle ;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler ;
Il m'eſt ravi, le Ciel pour m'acabler
M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaiſirs du ciel et de la terre !

C'ETAIT ainſi que Charle répondait
Par ſes ſanglots au canon qui grondait.
Le gros Boneau, dans ce cruel martire,
Près de ſon roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, ſe ſentant étonner,
Ne ſavait plus quel conſeil lui donner.

(*h*) Edition de 1756 :

Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charle plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées ;
Et de leurs corps ils feſaient un rempart.

DANS cette horrible et fanglante mêlée,
Le roi difait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eft-elle allée?
Qui? dit Dunois.... Le bon roi lui repart :
Ne fais-tu pas ce qu'elle eft devenue?...
Qui donc?... Hélas! elle était difparue
Hier au foir, avant qu'un heureux fort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on eft entré fans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me foit fidelle!
Garde-la moi. Pendant ce beau difcours
Il avançait et combattait toujours.
Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques,
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère feul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre et de les répéter,
De fuputer les coups et les bleffures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'eft là, fans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me réfoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un deftin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand fon amant s'avançait vers la gloire.

DANS le chemin, fur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours fage, infinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque hiftoire,
Divertiffante, et fans réflexions,

Sous l'agrément déguifant fes leçons.
A quelques pas, la Trimouille et fa dame
S'entretenaient de leur fidelle flâme,
Et du deffein de vivre enfemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend fous leurs piés un tapis de verdure,
Velours uni, femblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naiffante
Agnès aproche et chemine avec eux.
Le confeffeur fuivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux difcours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, fur le diable on raifonne.
En raifonnant on ne vit plus perfonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, fous le terrain mouvant.
D'abord les piés, puis le corps, puis la tête,
Tout difparut, ainfi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par femaine on aprête,
A l'opéra, fouvent joué fi mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,
Et dans l'enfer defcend par une trape.

MONROSE vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté foudain
De venir rendre à l'objet qu'il obferve
Tout le refpect que fon ame conferve.
Il paffe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant fon œil ne la vit plus.

Froid comme marbre, et blême comme gipfe,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipfe.

PAUL Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A fon fecours au grand galop courut.
En arivant fur la place funefte,
Paul Tirconel y fond avec le refte.
Ils tombent tous dans un grand fouterrain
Qui conduifait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprife et qu'on aime ; (*)
Et le jardin conduifait au château,
Digne en tout fens de ce jardin fi beau.
C'était.... mon cœur à ce feul mot foupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès et Bonifoux !
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous ?

(*i*) Edition de 1762 :

Au lieu de ces vers, le chant fe terminait par ceux-ci :

C'eft là fans doute un sûr moyen de plaire ;
Je ne l'ai point, c'eft à moi de me taire.

(*) Les manufcrits portent :

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des notes et variantes du quinzième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Tritême*: mais il se peut que je n'aye pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remetez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée.* Saint *Pierre* conseille ici avec une pieté adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua*, qu'on lui atribue.

(*e*) Saint *Prosper*, auteur d'un poëme fort sec sur la grâce, au cinquième siécle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une histoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) Saint *Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les afaires publiques de son tems, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antitèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de

cette figure. Il dit d'*Abélard* : *Leonem invasimus, insidimus in draconem*. Sa mère étant grosse de lui songea qu'elle acouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils ferait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) Saint *Austin* ou *Augustin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on fait, les vases des Egyptieus, et s'enfuirent.

(*k*) Les lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phinées* qui fit massacrer vingt quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, assassina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

(*n*) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(*o*) *Judith* assez connue.

(*p*) *Basa*, roi d'Israël, assassina *Nadad*, ou *Nadab*, et lui succéda.

(*q*) *Achab* avait eu une grosse rançon de *Benadad*, roi syrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benadad* vaincu, envoya des députés à *Achab* pour lui demander la vie. *S'il vit*, répondit *Achab* aux députés, *il n'est plus que mon frère*. Cette réponse qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, atira sur *Achab* la colère du Ciel et surtout celle des prophètes. [Rois, liv. III, chap. 20.]

(r) *Joas* assassiné par *Jozabad*.

(s) Allusion à l'épigramme de *Racine* :

Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

(t) Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

(u) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

(x) Phosphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mitologie. On ne peut trop en poésie déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares !*

(y) Les anciens donnèrent un char au soleil. Cela était fort commun. *Zoroastre* traversait les airs dans un char ; *Elie* fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoüs*, *Eton*, *Phlégon*, selon *Ovide* ; c'est-à-dire, l'enflâmé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans antiquaires, ils s'apelaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* et *Philogée* ; c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'eclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain *Mercure*, en atendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.

Fin des notes du seizième Chant.

NOTES

ET VARIANTES.

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) *Scudéri*, auteur d'Alaric, poëme épique; *le Moine*, jéſuite, auteur du Saint-Louis, ou Louiſiade, poëme épique; *Deſmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages ſont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les téologiens.

(*c*) L'hiſtoire de *Marie Alacoque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, compoſé par *Languet*, alors évêque de Soiſſons; ce paſſage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup queſtion de *Marie Alacoque*.

(*d*) C'eſt ce qu'on apelait autrefois *cuiſine de poche*, et ce que ſignifie ce vers d'une comédie:

Porte cuiſine en poche, et poivre concaſſé.

(*e*) Jéricho, comme vous ſavez, tomba au ſon des cornemuſes: c'eſt un événement très commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et ſuivait la mort de *Chandos*, eſt

diférent dans un manuſcrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

C'était le tems de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil, aux bornes de ſon cours,
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours,
Et ſe plaiſant dans ſa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arête encor ſes pas.
O grand ſaint Jean ! c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui crias jadis à pleine tête :
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts !
Grand précurſeur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'agneau de Dieu dans l'onde,
Et batiſas le batiſeur du monde !

Du roi des Francs le benin confeſſeur
Voulut alors réparer le ſcandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe toufue :
„ Tout pénitent qui veut en ce ſaint jour,
„ De ſes péchés détaillant le grimoire,
„ Se dérober au gentil purgatoire,
„ Peut s'adreſſer au père Bonifoux ;
„ Avec trois mots tous péchés ſont abſous. „

A ce tocſin de la vie éternelle,
Des lieux voiſins une foule acourut ;

Bourgeois, foldat, jeune, fempiternelle,
Anglais, Français, pour faire fon falut,
Atrit, contrit, à genoux comparut,
De fes péchés contant la kirielle.

La belle Agnès, qui toujours dans fon cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait fa cour plénière,
Les yeux baiffés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, abfolvant fon prochain.
O Dorothée! ô cœur dévot et tendre,
Dans le faint lieu tu vins auffi te rendre;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher fa part du facrement.
Ce couple heureux eut le plaifir fuprême
De détailler les doux péchés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidelité.
Ces gens de bien ayant dit leur hiftoire,
Se promenaient fur le bord de la Loire,
Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.

Le beau Monrofe alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de fon cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en fon cœur un trouble pénitent:
Il entrevoit, dans fa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remors faintement tourmenté,
Pour un moment fonge à l'éternité.

Il entre feul dans la demeure fainte ;
Il fe préfente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans fa petite enceinte,
Le pofe en face entre fes deux genoux,
Et lui preffant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.

CHER pénitent, pour ces petits péchés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la difcipline.
Çà, metez-vous en état ; que ma main
Légérement pour votre bien rempliffe
Sur votre peau ce bienheureux ofice.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrofe ofre à la main du père
Modeftement ces globes de fatin,
Dont quelquefois abufa le malin.
Il les foumet au tourment falutaire,
Qui va mêler la rofe à leur blancheur.

QUE devins-tu, mon prudent confeffeur,
Lorfque tu vis fur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au fceptre des Français,
Ainfi rendu par le cu d'un anglais !
Charle avait pris ce figne inconcevable
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du Ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baiffer cette longue tempête.
Extafié, faifi d'un faint tranfport,

Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre ; et ta main ſuſpendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue ;
Tu t'arétais, cou penché, pié tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.

Comme il gardait cette belle atitude,
Paul Tirconel, ſoldat fier, eſprit rude,
Vers la chapelle avançait ſans deſſein,
De Jean Chandos déplorant le deſtin.
Le cœur pétri du fiel de ſes ancêtres,
Et déteſtant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Boniſoux par derrière inſtalé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette poſture et ce plaiſant maintien
Sont un afront à ſon ame irritée.
Quoi ! diſait-il, un français jacobin
A de Chandos le plus bel héritage !
Il prend ſon fer, il ſe livre à la rage.
Monroſe fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chauſſe, et le dominicain
Tout éperdu court en ſuivant le page.
Tirconel ſuit le grave perſonnage,
Qui lourdement ſe hâtait par la peur.

Le Poitevin voyant ſon confeſſeur,
Que Tirconel semblait vouloir pourſendre,
Suit cet Anglais, et crie : Oſe m'atendre,
Maudit Breton ; n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine ? et ta rare valeur

Contre un guerrier craint-elle de paraître ?
Je fus hier bien batu ; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour à tour chacun trouve fon maître.
Ainfi parlait la Trimouille affez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.

LA Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galoper auffi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainfi,
Trote après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trote encore :
Tel un mouton, par fon inftinct porté,
Saute à fon tour quand un autre a fauté.

LE fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord : en fecret il lui parle
De l'apareil, des mefures, du tems
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeane
Caracolait noblement fur fon âne ;
Elle aperçut deffus ces bords fleuris,
Vers la chapelle à quelques quarts de mille,
Les fix courfiers fe fuivant à la file ;
D'étonnement fes fens furent faifis.
Jeane bientôt s'étonna davantage,
Lorfque voyant ces gens courir fi bien,
En un moment elle ne vit plus rien.

AU coin d'un bois la main de la nature
Tend fous leurs piés un tapis de verdure,

Velours uni, femblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante,
Monrofe vole, et de fes blonds cheveux
L'air foulevait la parure ondoyante.
Jeane de l'œil le fuit et s'y complaît.
Mais tout à coup Monrofe difparait.
Le confeffeur au même endroit arive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeane portait une vue atentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit
A fes regards. La Trimouille le fuit,
La Trimouille eft éclipfé comme un autre.
Quel fentiment, quel trouble était le vôtre?
O Dorothée! Elle acourt, et foudain
Elle eft perdue, et l'œil la cherche envain.
Agnès fe rend fur la place funefte,
La belle Agnès y fond avec le refte.

TEL dans Paris près du palais royal,
A l'opéra, fouvent joué fi mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,
Et dans l'enfer defcend par une trape.

JEANE effarée, et fe frotant les yeux,
Priant Denis, et fon âne et les Cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des forciers,
Pays fi cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans fon délire heureux;

Que

Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-tems l'Eglife charitable,
Qu'ont fupofé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des favans.
Jeane piquant fa divine monture,
La lance en main, fe rend fur la verdure
Où fe paffait cette étrange avanture.
Mais c'eft envain que d'un double éperon
Elle preffait le célefte grifon.
Il s'arêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur fans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature
Certain inftinct dont la conduite eft sûre;
Et les humains n'ont que de la raifon.
De faint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeane.
Il prend fon vol, et promt comme un éclair,
Portant fa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du faint patron l'affiftance chérie,
Qui conduifait le quadrupéde oifeau,
Fixa fa courfe aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeane voyant le marbre, les rubis,
Le jafpe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah fainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le Ciel le veut, la vengeance m'apelle,
C'eft le château du paillard Conculix.
Tandis qu'ainfi l'errante chevalière

Branlant fa lance, et fefant fa prière,
De l'avanture atend l'heureufe fin,
Le roi des Francs fuit toujours fon chemin,
Environné de fa troupe dorée, &c.

Voyez la fuite au XVe chant, page 111. Une partie de ces vers fe trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant fuivant, qui alors était le quinzième, commençait ainfi dans le manufcrit; le préambule fe trouve à préfent dans le chant dix-feptième, et la fin dans le chant vingtième.

Oh que ce monde eft rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereffes:
Je t'ai paffé, bel âge des faibleffes,
Je t'ai paffé, tems heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces forciers tout-puiffans féducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au fein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous froter à de tels nécromans;
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grifettes.

Jeane preffant de fon divin baudet
Le dos pointu fous fes feffes charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard ftupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait

Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeane effarée, et ne fachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en fecret à monfieur faint Denis
Une oraifon qu'on tient jaculatoire ;
Elle priait feulement en efprit,
Ne difant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit foudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence facrée,
Qui pénétra tout droit jufqu'au grifon :
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave difcordante
De fon gofier de cornet à bouquin.

A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit ; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeane vit foudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain :
Comme autrefois, la horde mofaïque
Ayant fonné de fa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart difparut,
Le beau rempart, fi jamais il en eut.
Le tems n'eft plus de femblable pratique ;
Et pour brifer les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.

Dès qu'aux accens de la trompette afine,
Des murs épais la fuperbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour,

Le faint baudet et la groffe héroïne
D'un faut léger entrèrent dans la cour.
Les prifonniers près de Jeane acoururent;
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Acompagnaient Dorothée et Sorel:
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'efclavage ils s'étaient réunis;
Les malheureux volontiers font amis.
De Charle fept le confeffeur très fage
Venait derrière avec le jeune page.

MAIS quelle foule, ô Ciel! quel affemblage
De prifonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en efclavage
Pour fes plaifirs et pour fon double ufage!
Auprès de Jeane ils s'emprefsèrent tous:
Chacun voulait conter fon avanture.

JEANE cria: Qu'on fe mette à genoux.
Chacun fe mit en cette humble pofture.
Alors, alors ce fuperbe palais,
Si brillant d'or, fi noirci de forfaits,
Devint un ample et facré monaftère.
Le falon fut en chapelle changé;
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranfmué fut en un beau fanctuaire:
L'ordre de Dieu, qui préfide aux deftins,
Ne changea point la falle des feftins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus

De ces repas réfervés aux élus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce féjour fi faint,
Malgré Denis, très fortement retint
L'impreffion des mœurs du premier maître ?
C'eft en ces lieux que devaient reparaître
Ces vains defirs et ces vœux effrontés,
Ces atentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.

MUSES, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut aprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les fages goûts d'une tendreffe pure,
Remerciez le bon monfieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La fuite fe trouve au vingtième chant, page 111, vers 11.

Fin des notes et variantes du dix-feptième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) Ce chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui aſſaſſina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charle* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre par ſes boulangers et par pluſieurs combats.

(*d*) *Charle VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Deſmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Iſabelle de Bavière* fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troyes, par lequel ſon gendre, le roi d'Angleterre *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce ſont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les croniques de ce tems-là, il y avait un miſérable de ce nom qui écrivait des feuilles ſous les charniers Saints-Innocens. Il fit quelques tours de



paſſe-paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au chatelet, à bicêtre et au fort l'évêque. Il avait été quelque tems moine, et s'était fait chaſſer du couvent; il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célébres écrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nante et exerçait à Paris la profeſſion de gazetier ſatirique. Jamais homme ne fut plus mépriſé et plus déteſté que lui, comme dit la cronique de *Froiſſart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du tems de *Charle VII*. Il compoſa une Hiſtoire romaine déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le tems. Il fit auſſi l'*Oracle des philoſophes*. C'eſt un tiſſu ridicule de calomnies. Auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit *Monſtrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du tems.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Caſtres, auteur de deux eſpéces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit ſon maître M. le comte de *L....c*, et fut chaſſé d'une manière un peu rude, dont il s'eſt reſſenti longtems.

(*m*) Première édition:

Ce Caveirac eſt tout pétri de miel;
Ah l'honnête homme! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et ſurtout véridique!
Tous ces ſavans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie,
On nous acuſe, et bien mal à propos,

D'avoir commis quelque crime de faux ;
Mais la vertu fut toujours poursuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice, comme on l'a déja dit.

(*o*) Il semble que ce chant de l'abbé *Tritême* soit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, et qu'on lui remetait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande aparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inféré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Coste*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grâce 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé *La Coste* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin sicophante,
A tête longue et de côté pendante :
Du nombre trois par fois il se tourmente.
A son air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartufe on le croirait le fils.
Sur tous ses tours son petit pays glose ;

Du



Du doigt index on le montre aux paſſans ;
On fait de lui des contes ſi plaiſans !
Je crois, pour moi, qu'il en eſt quelque choſe.
Mais, ô mon roi ! votre bénignité
Eſt au deſſus de ſa malignité.
Pour le dernier, &c.

Il eſt probablement ici queſtion de *Vernet le trinitaire*. Voyez la ſatire intitulée *l'Hipocriſie*, vol. de Contes ; la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.

(*r*) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque tems à Genève, précepteur chez M. de *Boiſy*, puis réfugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ſes dentelles ; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol ; ce qui eſt connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enſuite en a été banni ; et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes penſées*, dans lequel il vomit les plus laches injures contre preſque tous les gens en place. C'eſt lui qui a falſifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes et les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le Siécle de *Louis XIV*, qu'il falſifia et qu'il chargea de remarques, non ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces répandues contre la maiſon royale, et contre les plus illuſtres maiſons du royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier, par des gredins, les hommes

célèbres dans les arts. Ils leur difent : N'y faites pas atention ; laiffez crier ces miférables, afin que nous ayons le plaifir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne penfons pas ainfi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils font infolens et fripons, et furtout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables fe trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des fentences afichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognofci malos.*

(*s*) Première édition :

> Les gens de loi font des gens bien ofés,
> D'inftrumenter au nom d'un autre maître !
> C'eft mon amant qu'on doit feul reconnaître ;
> L'arêt eft nul, et vous l'allez caffer.
> *Jeane dont l'ame*, &c.

(*t*) Les harpies *Celano*, *Ocypète* et *Aëllo*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on fervait fur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maifon. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chafsérent ces harpies jufque vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée* ; mais *Virgile* en fait des prophéteffes. Voila de plaifantes créatures pour être infpirées de Dieu !

> *Virginei volucrum vultus, fœdiffima ventris*
> *Proluvies, uncæque manus, et pallida femper*
> *Ora fame.*

Elles fe plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédifent que pour fa peine il fera contraint un jour de manger fes affiettes en Italie. Les amateurs des anciens difent que cette fiction eft fort belle.

Fin des notes et variantes du dix-huitième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) Vous savez, mon cher lecteur, que *Hector* et *Ménélas* se batirent, et qu'*Hélène* les regardait faire tranquilement. *Dorothée* a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon *Philosophe chrétien*, tome XII, page 169.

(*b*) Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher* la dureté de cœur que fit paraître *Atlas* quand il refusa l'hospitalité à *Persée*. Il le laissa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain ; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous savez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après sa mort.

(*e*) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des notes du dix-neuvième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

> Que la vengeance eſt une paſſion
> Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable !
> C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion ;
> Et c'eſt auſſi le partage du diable.
> *Le gros damné*, &c.

(*b*) Edition de 1756 :

> J'y crois, pour moi, ton honneur ataché.
> Il ne faut pas beaucoup de rétorique,
> Pour engager le tentateur antique
> A travailler de ſon premier métier.
> De tout méchef ce maudit ouvrier
> *Courut bien vîte obſerver ſur la terre*, &c.

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de colége, qui, dans un livre de critique, aſſure, d'après *Herodote*, qu'à Babylone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont ſuccédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux imperti-

nences antiques. On fait affez que *Satan*, *Belzébuth*, *Aftaroth*, n'exiftent pas plus que *Tifiphone*, *Alecton* et *Mégère*. Le fombre et fanatique *Milton*, de la fecte des indépendans, déteftable fecrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et déteftable apologifte de l'affaffinat de *Charle I*, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, et peindre le diable déguifé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pigmées dans une grande falle ; ces imaginations dégoûtantes, affreufes, abfurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manufcrit :

Négligemment la belle fur fon lit
Sans corfelet, fans armes s'étendit.
Ses vêtemens qui fe jouaient en ondes,
Se relevaient fur fes deux cuiffes rondes.
Le tentateur, &c.

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Caftor et Pollux, et de quelques piéces fugitives, a fait un *Art d'aimer*, comme *Ovide*.

(*g*) Edition de 1756 :

Bientôt il plut au maître du tonnerre,
Au créateur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De fe faire homme, et, ce qui pis eft, juif.
Jofeph Panther, et la brune Marie,
Sans le favoir, firent cette œuvre pie.
A fon époux la belle dit adieu,
Puis acoucha d'un bâtard qui fut Dieu.

Il fut d'abord fuivi par la canaille,
Par des Mathieux, des Jacques, des enfans:
Car Dieu fe cache aux fages comme aux grands;
L'humble le fuit, l'homme d'Etat s'en raille:
La Cour d'Hérode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité facrée
Eft de Pilate affez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût feffé,
Et qu'un long bois pour Jefu fût dreffé,
Il devait faire en public fon entrée.
C'était un point de la religion,
Que fur fon âne il entrât dans Sion;
Cet âne était prédit par Ifaïe,
Ezéchiel, Baruch et Jérémie:
C'etait un cas important dans la loi;
O Jeane d'Arc! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint à l'arcange terrible
Qui du jardin eft le fuiffe inflexible,
De me laiffer fortir de ce beau lieu.
Je pris ma courfe et j'allai porter Dieu.
Notre préfence impofait aux oracles:
A chaque pas nous fefions des miracles;
Vérole, toux, fiévre, chancre, farcin,
Difparaiffaient à notre afpect divin;
Chacun criait: Vive le roi de gloire!
Vous connaiffez le refte de l'hiftoire.
Le Créateur pendu publiquement
Reffufcita bientôt fecrétement.

Je fus fidelle et reftai chez fa mère,
Très mal bâté, fefant très maigre chère.

Marie, au jour de ſon aſſomption,
Par teſtament me laiſſa penſion;
Et je vécus mille ans dans la maiſon,
Juſques au jour où cette maiſon ſainte,
De la cité quitant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette eſt le tréſor fameux.
Là du Seigneur je ſervis les pucelles;
J'en fus aimé, je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silène* eſt aſſez connu; on tient qu'il ſervit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulée* ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non*: mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleïus* en deux volumes in-4°, *cum notis ad uſum delphini.* Au reſte on atribua de tout tems les mêmes ſentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odyſſée; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Eſope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent ſavoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitié de ſon manteau.

(*l*) Edition de 1756:

D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Du doux Jéſu les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes;
Et dans le tems que les anges des airs
Feſaient voguer la maiſon ſur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles:

L'aigle de Jean et le bœuf de Mathieu
Me firent fête en cet auguste lieu ;
L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
Là je bravai le cheval si superbe,
Qui doit porter, par arêt du destin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
Je fus nouri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeane! une si belle vie
N'aproche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez surtout, &c.

(*m*) Saint *Roch*, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et saint *Antoine* est toujours suivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaissent l'aigle de saint *Jean*, le bœuf de saint *Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756 :

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En apuyant sa flateuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeane un vif et promt effet,
Que son Dunois n'avait point encor fait.

TANDIS qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,

Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeane auprès de ſon chevet.
Il la ſaiſit; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourſuit l'eſprit malin;
Belzébuth tremble; et promt à diſparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en ſa puiſſance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont priſonniers en ce lieu ſacrilége.

CE Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un afront éternel,
De ſon palais ont forcé la barière,
Se gardait bien de donner des ſoupés
Aux chevaliers dans ſes lacs atrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté ſacrée.

Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
Serez feffés une fois par femaine,
Jufqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En rempliffant un devoir peu commun,
Poura fauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous fix
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réuffir,
Soyez feffés, car tel eft fon plaifir.

Il s'en retourne; après cette fentence
Les prifonniers reftent en conférence.
Mais qui voudra fe dévouer pour tous?
Agnès difait : Pourais-je en confcience
Du dieu d'amour fentir ici les coups?
Le don d'aimer ne dépend pas de nous :
Et je ferai fidelle au roi de France.
Parlant ainfi, fes regards afligés
Lorgnent Monrofe, et de pleurs font chargés.
Monrofe dit : Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne faurais quiter.
Cent Conculix ne fauraient me tenter,
Et je voudrais être feffé pour elle.

Je voudrais l'être auffi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'eft point de tourment
Que de l'amour le charme n'adouciffe :
Quand on eft deux eft-il quelque fuplice?

Son la Trimouille, à ce difcours charmant,
Tombe à fes piés, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.

LE confeffeur ayant touffé deux fois,
Leur dit : Meffieurs, j'étais jeune autrefois :
Ce tems n'eft plus, et les rides de l'âge
Ont fillonné la peau de mon vifage :
Que puis-je? hélas! je fuis, par mon emploi,
Dominicain et confeffeur du roi :
Je ne faurais vous tirer d'efclavage.

PAUL Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se léve, et dit : Eh bien! ce fera moi.

A ces trois mots dits avec affurance,
Les prifonniers reprirent l'efpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du fexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geolière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donné fes faveurs à un cigne, acoucha de deux œufs.

(*p*) *Pafiphaé*, amoureufe d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille* : ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne* qui prit la forme d'un cheval; notre auteur fe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne foient de fon avis.

Fin des notes et variantes du vingtième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teftament du cardinal *Alberoni*, et de quelques autres livres pareils, s'avifa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de fa façon, qui font raportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui fe réfugia à Laufane et en Hollande, où il fut corecteur d'imprimerie.

(*b*) On fent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eft fubftitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paffion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Cîteaux et dans Clervaux une groffe tonne, femblable à celle d'Heidelberg : c'eft la plus belle relique du couvent.

(*d*) Manufcrit :

Lourdis alors fut rempli de fcience.
Bientôt d'un fot il devint un fripon,
Homme d'Etat, politique, efpion,
Fin courtifan, plein d'aftuce profonde,
Le moine enfin, le plus moine du monde.
Ainfi l'on voit, &c.

(*e*) *Aphrodife* eſt le nom grec de *Vénus* ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs font fonores ! que cette écume eſt une belle allégorie ! Voyez *Héſiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne foient fouvent l'emblême de la vérité.

(*f*) Le dernier chant des premières éditions étant preſqu'entiérement changé ou ſuprimé dans celles qui ont été imprimées fous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en dix-huit et en vingt quatre chants.

Je dois conter quelle terrible fuite
De Conculix eut l'infame conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel fecours étrange et falutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'afaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.

Mais, avant tout, le fiége d'Orléans,
Où s'eſcrimaient tant de fiers combatans,
Eſt le grand point qui tous nous intéreſſe.
O dieu d'amour ! ô puiſſance ! ô faibleſſe !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort et fon expérience,
Ce que Talbot et fa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.

Songez, lecteurs, que ces fatales flâmes
Brûlent vos corps et hafardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris !

En te jouant dans la trifte contrée,
Où cent héros combataient pour deux rois,
Ta douce main bleffa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une fléche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce fiége mémorable,
Dans une tréve, hélas ! trop peu durable.
Il conféra, foupa paifiblement
Avec Louvet, ce grave préfident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire auffi fouper la préfidente.
Madame était un peu colet-monté.
L'Amour fe plut à domter fa fierté.
Il hait l'air prude, et fouvent l'humilie.
Il dérangea fa noble gravité
Par un des traits qui donnent la folie.
La préfidente, en cette ocafion,
Gagna Talbot et perdit la raifon.

Vous avez vu la fatale efcalade,
L'affaut fanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorfque Talbot et fes fières cohortes
Avaient brifé les remparts et les portes,
Et que fur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flâme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile

Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone et le Sort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture,
Dans ſon logis, auprès d'une mâſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

N'en pouvant plus, la belle préſidente,
Dans ſon accès, dit à ſa confidente :
Cours, ma Suſon, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martire;
Et que s'il eſt un digne chevalier,

Je veux fouper ce foir dans fon quartier.
La confidente envoie un jeune page,
C'était fon frère ; il fait bien fon meffage ;
Et fans tarder, fix eftafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme mafquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait difparaître
Par des chemins dont Talbot eft le maître.
Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant effuyé d'alarmes,
Voulut le foir, dans les bras de l'amour,
Se confoler du malheur de fes armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou batu,
Quand il le peut, foupe avec fa maîtreffe. (*)
Sire Talbot, qui n'eft point abatu,
Atend chez lui l'objet de fa tendreffe.

Tout était prêt pour un fouper exquis :
De gros flacons à panfe cifelée.
Ont rafraîchi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Cîteaux dans fes caveaux bénis ;
A l'autre bout de la fuperbe tente,

(*) On raporte qu'après la bataille de M[illegible]endal, M. de *Turenne* paffa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meûnière. Son aide de camp en parut un peu étonné. *Mon ami*, lui dit le maréchal, *il faut bien fe confoler.*

Eft

Eſt un ſofa d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très proprement orné,
A deux chevets, à doſſier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aiſe.
Sire Talbot vivait à la françaiſe.

Son premier ſoin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait ſu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de ſon amante :
Il la demande ; on vient ; on lui préſente
Un monſtre gris en pompons enfantins,
Haut de trois piés, en comptant ſes patins.
D'un rouge vif ſes paupières bordées
Sont d'un ſuc jaune en tout tems inondées :
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtreſſe du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la ſœur du gros monſieur Louvet,
Qu'en ſon logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaiſir crevait,
Se pavanant de ſe voir enlevée.

La préſidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe,
Se déſolait de la triſte mépriſe :
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur.
L'Amour déjà troublait ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits ;
Elle devint plus folle que jamais.

L'ANE plus fou revint vers la Pucelle.
Jeane s'émut, fes fens furent charmés.
Les yeux en feu : Par faint Denis ! dit-elle,
Eft-il bien vrai, Monfieur, que vous m'aimez?

SI je vous aime, en doutez-vous encore,
Répondit l'âne? Oui, mon cœur vous adore.
Ciel ! que je fus jaloux du cordelier,
Qu'avec plaifir je fervis l'écuyer,
Qui vous fauva de la fureur clauftrale
Où s'emportait la bête monacale!
Mais que je fuis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois!
Ivre d'amour, et fou de jaloufie,
Je tranfportais Dunois en Italie.
Las! il revint; il vous ofrit fes vœux;
Il eft plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeane! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Eft-ce Dunois qui fera ton vainqueur?
Ce fera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah! fi le Ciel en m'ôtant les âneffes
Te referva mes plus pûres careffes;
Si, toujours doux, toujours tendre et difcret,
Jufqu'à ce jour j'ai gardé mon fecret,
De mes defirs fi Jeanette eft flatée;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au célefte féjour,
Et fi mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pouras bien me porter à ton tour.

JEANE reçut cet aveu téméraire
Avec furprife autant qu'avec colère;

Et cependant fon grand cœur en fecret
Etait flaté de l'étonnant effet
Que produifait fa beauté fingulière
Sur les fens lourds d'une ame fi groffière.

Vers fon amant elle avance la main
Sans y fonger, puis la tire foudain.
Elle rougit, s'effraie et fe condamne,
Puis fe raffure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique efpoir :
Refpectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de diftance eft entre nos efpéces;
Non, je ne puis aprouver vos tendreffes.
Gardez-vous bien de me pouffer à bout.

L'ANE reprit : L'Amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête,
Sans ceffer d'etre une perfonne honnête.
Connaiffez-vous la fille de Minos?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec fon quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorifé
Le dieu des mers en cheval déguifé.

Il pourfuivait fon difcours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniffait ces exemples frapans,
Et metait l'ane au rang de nos favans.
Jeane écoutait; que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille eft le chemin du cœur.
L'étonnement eft fuivi du filence.

Jeane ébranlée, admire, rêve, penfe.
Aimer un âne, et lui donner fa fleur!
Soufrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir fauvé fon innocence
Des muletiers et des héros de France?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais ce bel âne eft un amant célefte,
Il n'eft héros fi brillant et fi lefte;
Nul n'eft plus tendre, et nul n'a plus d'efprit:
Il eut l'honneur de porter Jéfu-Chrift;
Il eft venu des plaines éternelles;
D'un féraphin il a l'air et les ailes;
Il n'eft point là de beftialité,
C'eft bien plutôt de la divinité.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeane, et confondaient fa tête.
Ainfi l'on voit fur les profondes mers
Deux fiers tirans des ondes et des airs,
L'un acourant des cavernes auftrales,
L'autre fiflant des plaines boréales,
Contre un vaiffeau cinglant fur l'océan,
Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux femble portée,
Près des rochers tantôt elle eft jetée,
Tantôt l'abîme eft prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît fortir.

NOTRE amazône eft ainfi tourmentée.
L'âne eft preffant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans fon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raifon.

D'un tendre feu fes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous fes feńs fe troublèrent;
Sur fon vifage un inftant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable gefte
Etait furtout l'écueil le plus funefte.
Elle n'eft plus maîtreffe de fes fens;
Ses yeux mouillés deviennent languiffans;
Deffus fon lit fa tête s'eft penchée;
De fes beaux yeux la honte s'eft cachée;

. . . .

L'ENFANT malin qui tient fous fon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeane avec un doux fourire,

. . . .

Quand tout à coup on entend une voix:
Jeane, acourez, fignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eft fous les armes;
On va combatre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à fortir:
Habillez-vous, eft-il tems de dormir?

C'ÉTAIT la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeane portée,
Qui, la croyant dans les bras du fommeil,
Venait la voir et hâter fon réveil.

AINSI parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée;
Dieux! quel fpectacle! elle fit par trois fois,

Tout en tremblant le figne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorfqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

JEANE ayant vu que Dorothée eft là,
Témoin de tout, immobile refta,
Puis dans fon lit fe remit, s'ajufta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
Vous avez vu, ma fille, un grand miftère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi :
Si l'aparence eft un peu contre moi,
J'en fuis fâchée, et vous faurez vous taire.
De l'amitié je fais remplir les droits ;
En cas pareil comptez fur mon filence ;
Cachez furtout cette afaire à Dunois,
Vous rifqueriez le falut de la France.

APRÈS ces mots elle fauta du lit, (*)
Son corfelet et fon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute furprife,
Ainfi lui parle avec toute franchife:

„ EN vérité, Madame, mon efprit
Ne connait rien à pareille avanture ;

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756 :

Après ces mots elle fauta du lit ;
D'eau de lavande amplement fe fervit,
Prit fa culote et changea de chemife ;
Son corfelet, &c.

Je vous tiendrai le fecret, je vous jure,
Car de l'Amour j'éprouvai la bleffure,
J'en fuis ateinte, et mon malheur m'aprit
A pardonner des faibleffes aimables.
Oui tous les goûts pour moi font refpectables.
Mais j'avoùrai que je ne conçois pas,
Lorfque l'on peut ferrer entre fes bras
Le beau Dunois, comment on peut defcendre,
. . . .
Comment enfin on peut fans réfiftance,
Sans nul dégoût, en bonne confcience,
S'aimer fi peu, fi peu fe refpecter,
Que d'affouvir un defir fi profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'efpérer quelque plaifir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame!
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flâme.
Certes en moi la nature pâtit;
Je me connais; je ferais alarmée
D'un tel galant. „ Jeane alors repartit
En foupirant: *Ah! s'il l'avait aimée!* (*)

(*) Le trait qui termine ce chant eft un mot connu. On a laiffé en blanc quelques vers par refpect pour les dames. Ces vers ne fe trouvent dans aucun des manufcrits que nous avons confultés, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur fupofition.

On voit en lifant ce dernier chant que l'ouvrage n'eft pas terminé; et il eft aifé de fentir par quelle raifon l'auteur prit un nouveau plan et changea le dénoument. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants: tous les manufcrits antérieurs aux premières éditions n'en

ont pas davantage. C'eſt d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publièrent en 1755 leur première édition de ce poëme, arangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs ſucceſſeurs, ennemis aparemment du nombre impair, et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être eſſentiellement en nombre rond, ont diviſé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt quatre chants, ſans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux; car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falſifications près, rien de plus que les manuſcrits.

Ce fut ſans doute pour arêter toutes ces éditions ſubreptices que M. de *Voltaire* ſe détermina, en 1762, à publier ſon véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont ſix n'étaient pas connus; ſavoir, les huit, neuf, ſeize, dix-ſept, dix-neuf et vingtième; le chant de *Coriſandre* en était ſuprimé: dans la ſuite il y ajouta encor le dix-huitième chant qui avait paru ſéparément en 1764. De ſorte que le nombre en eſt demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères diférences entre les premiers manuſcrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainſi:

Tout bon français dans le fond de ſon cœur
Doit ſavourer un plaiſir bien flateur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, ſon reſpectable maître,
Suivi des ſiens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui ſeul fait ſon bonheur,
Et la Pucelle, et ſon doux confeſſeur,
Et ſon Boneau plus néceſſaire encore.
Vers Orléans conduit par ſa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de ſon vainqueur.

Le

Le fier Chandos, malgré tout fon courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et fi belle et fi fage,
Se confolait avec fon jeune page.
La nuit verfait fes humides pavots;
L'Anglais confus pourfuivait fon voyage
Devers fon camp; et le roi fortuné,
Par un fentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit fon armée,
Au point du jour, au pié d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveftie, &c.

La fuite comme au quinzième chant de notre édition, page 67 jufqu'à ce vers:

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit enfuite:

Le beau Dunois après tant d'avantures,
Se retrouvant auprès de Jeane d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives bleffures;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui fuggérait pour cette augufte fille
De grands defirs aux héros très connus.
Mais ce Dunois fi fier et fi fenfible,
Si beau, fi frais, fi poli, fi loyal,
Ne favait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.

MON cher lecteur me femble affez inftruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola fur fa noble monture,
Tant célébrée en la fainte écriture.
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne ailé quels étaient les deffeins,
Quand il avait fur fes ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle
Au fond du cœur, &c.

La fuite comme au vingtième chant, page 131, jufqu'à ce vers :

L'abbé Tritême, efprit fage, &c.

Après celui-ci, page 224.

Que fon Dunois n'avait point encor fait ;

on lit :

Son cœur s'émut, tous fes fens fe troublèrent,
Sur fon vifage un inftant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu fes yeux étincelèrent.
Elle flata fon amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira foudain.
Elle foupire, elle craint, fe condamne,
Puis fe raffure, et puis lui dit : Bel âne,
De vos récits mes efprits font charmés ;
Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? &c.

La fuite comme aux variantes du vingt-unième chant, page 234 et fuivantes, fauf que les vers groffiers laiffés en blanc ne fe trouvent pas dans les manufcrits.

Il eft évident que ces vers intercalés font de la façon des premiers éditeurs, ainfi qu'un affez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le fecond de nuire à M. de *Voltaire* et de lui fufciter de nouveaux ennemis ; car, non feulement ils ont fouillé fon poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé plufieurs de fes amis, et des perfonnes puiffantes auxquelles il était attaché. Ce font les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falfifier le *Siècle de Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 eft fuivi de cet épilogue :

C'EST par ces vers, enfans de mon loifir,
Que j'égayais les foucis du vieil âge :
O don du Ciel! tendre amour! doux defir!
On eft encor heureux par votre image ;
L'illufion eft le premier plaifir.
J'allais, enfin libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeane et de Dunois,
Me confoler de la jaloufe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du fot, des fotifes du fage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Brifons ma lire ; elle échape à mes doigts.
Ne t'atens pas à de nouveaux exploits,
Lecteur ; ma Jeane aura fon pucelage,
Jufqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, fachent garder le leur.

Ces vers femblent tirés de quelque manufcrit où le poëme n'était pas achevé, et où *Jeane* ne cédait ni à *Dunois* ni à fon autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du faint évangile les ont imprimés à la fuite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction grosfière ; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces favans éditeurs et de leur bonne intention.

Fin des notes et variantes du vingt-unième et dernier Chant.

TABLE DES CHANTS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du fecond et dernier tome.



